

Résumé

Le roman *Une Valse* traite de la destinée d'une femme algérienne faisant face à toutes sortes de violences, qui lui laissent un ensemble de séquelles, notamment des troubles d'ordre psychologique qui l'empêchent de vivre sereinement sa vie présente. Il est question dans ce travail, de voir si cette femme « Chahira », personnage principal, va pouvoir surpasser sa condition de subalterne ou succombe-elle à vivre éternellement sous l'emprise de l'ordre patriarcal qui domine sa société. Pour mener à bien ce travail de recherche, nous nous sommes appuyés essentiellement sur les travaux du sociologue français Pierre Bourdieu, notamment son ouvrage théorique *La Domination masculine*.

Abstract

The novel « Une Valse » deals with the destiny of an Algerian woman facing all kinds of violence, which leaves her with a series of after-effects, in particular psychological disorders which prevent her from living her present life serenely. This study is about seeing if this woman « Chahira », the main character, will be able to overcome her condition subordinate or will she succumb to living eternally under the influence of the patriarchal order which dominates her society. To carry out this research work, we mainly relied on the work of the French sociologist Pierre Bourdieu, in particular his theoretical work about *Male domination*.

المخلص

تتناول رواية *Une Valse* مصير امرأة جزائرية تواجه كل أنواع العنف ، الأمر الذي يترك لها سلسلة من الآثار ، لا سيما الاضطرابات النفسية التي تمنعها من أن تعيش حياتها الحالية بهدوء. يدور هذا العمل حول معرفة ما إذا كانت هذه المرأة "شهيرة"، الشخصية الرئيسية، ستكون قادرة على التغلب على حالة التبعية الخاصة بها أم أنها ستستسلم للعيش إلى الأبد تحت تأثير النظام الأبوي الذي يهيمن على مجتمعها. خلال هذا البحث ، اعتمدنا بشكل أساسي على أعمال عالم الاجتماع الفرنسي بيير بورديو ، خصوصا كتابه النظري *السيطرة الذكورية*.

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de recherche, Monsieur Sadi Naim, pour sa disponibilité, ses efforts, ses conseils et ses orientations durant la réalisation de ce travail.

Je remercie également toutes les personnes qui m'ont tendu le bras d'aide depuis que j'ai commencé mes études jusqu'à aujourd'hui et tous les enseignants qui m'ont fait goûter le désir du savoir tout au long de mon parcours estudiantin.

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail à ;

La mémoire de mon défunt grand-père, Belkacem, qui a toujours cru en moi de son vivant, chose que je n'oublierai jamais dans ma vie.

A mes parents, Ali et Mouzaoui Malha, qui m'ont encouragée sans cesse et sans conditions.

A ma sœur Zahia, qui était littéralement mon bras droit, durant tout mon parcours étudiantin.

A ma soeurette Dylia et mon frère Mohamed Malik que j'aime infiniment.

A mon très cher Hassen Amriou, mon âme sœur et mon compagnon de vie, qui m'a soutenue, encouragée et réconfortée.

A toutes les personnes qui ont pu réussir dans la vie malgré la pauvreté, la maladie et la mélancolie.

Et à toutes les âmes qui demeurent aujourd'hui sans voix, dans ce bas monde, à cause de l'injustice, de la discrimination et de l'exclusion.

Sommaire

Sommaire

Introduction	05
Chapitre I : Les différentes formes de violence dans le roman	
1. La violence physique	08
2. La violence symbolique	14
Chapitre II : Les effets de la violence sur le personnage principal «Chahira »	
1. Effets post-traumatique	22
2. La psychose	24
3. Les hallucinations	27
4. Le délire	30
5. Destruction des rapports familiaux	32
6. Absence des liens sociaux	33
Chapitre III : L' (im) possibilité du dépassement de la violence par Chahira	
1. La quête d'indépendance	36
2. Le défi de l'espace du dehors : le travail	39
3. L'éveil et la quête de soi	42
4. L' <i>ailleurs</i> comme lieu de renaissance	45
5. L' (im) possible libération de Chahira	46
Conclusion	50
Table des matières	52
Bibliographie	54

INTRODUCTION

La femme algérienne, qui jadis a combattu aux côtés des hommes sur les champs de bataille, durant la guerre de libération nationale, se retrouve aujourd'hui livrée à son triste sort. Cet homme, avec qui elle a tant lutté pour la liberté du peuple algérien, se dresse désormais contre elle, la transformant ainsi, malgré son courage et sa bravoure, en un être lamentable, marginalisé et passif. Ce triste constat prouve que l'oppression sociale exercée par certains hommes est désormais un danger permanent qui menace la femme algérienne dans son quotidien de tous les jours.

Prenant acte de ces injustices, les écrivaines algériennes sont parmi les premières à dénoncer cet état de fait et à prendre l'initiative de promouvoir un discours féministe qui vise à restaurer et à réhabiliter la vraie image de la femme algérienne, car la « *force des mots montre l'urgence de dire l'indicible, de chercher le pourquoi de cette folie qui ravage l'Algérie. De refuser le silence et la peur trop longtemps imposés*¹ ». C'est à partir de là que l'écriture littéraire devient une sorte d'engagement dénonciateur et revendicateur chez un ensemble d'auteures algériennes, notamment celles s'exprimant en langue française à l'instar d'Assia Djébar qui affirme que :

L'écriture donne la parole aux femmes, elle est le lieu où émerge le sujet féminin en tant que voix, corps, « je » désirant et écrivant. Elle dénonce les excès dans lesquels leur condition les re tranche : l'isolement, la solitude, les violences sous toutes leurs formes, la folie...²

En effet, l'écriture féminine en Algérie voit le jour dans une société où la voix de la femme est mise à l'ombre. Elle surgit comme un remède pour guérir les blessures causées par l'autorité patriarcale, l'injustice sociale et la violence sous toutes ses formes. La littérature féminine suscite donc l'intérêt des écrivaines et des lecteurs pour les valeurs qu'elle véhicule, conduisant ainsi la nouvelle génération d'auteures algériennes d'expression française à vouloir anéantir la discrimination et établir un monde nouveau, plus égalitaire sans tabous et sans injustice sociale.

Après les pionnières de l'écriture féminine en Algérie, telles qu'Assia Djébar, Maïssa Bey, Leïla Sebbar et autres, de nouvelles plumes apparaissent sur la scène littéraire féminine algérienne, à l'exemple de Lynda Chouiten, l'auteure du roman *Une Valse* qui constitue notre corpus. Après *Le roman des Pôv'Cheveux*, paru en 2017, qui a été finaliste du prix littéraire Mohammed Dib puis de celui de L'Escale d'Alger, Lynda Chouiten écrit *Une Valse*, roman publié en 2019 et pour lequel elle obtient le prix Assia-Djébar du roman.

¹Maïssa Bey, *Revue Algérie*, littérature, n°5, 1996, p. 77.

²Assia Djébar, *Colloque Prague*, 2010.

Auteure algérienne originaire de Tizi-Ouzou, Chouiten décroche une bourse du gouvernement irlandais et part à Galway (Irlande), en septembre 2009, pour préparer une thèse de doctorat en littérature. Elle rentre diplômée, après un séjour de trois ans et reprend son poste d'enseignante à l'université de Boumerdes. Elle est également l'auteure de plusieurs articles et de deux livres à caractère académique : une étude sur l'œuvre d'Isabelle Eberhardt et un ouvrage collectif sur la notion d'autorité.

Lynda Chouiten fait ainsi partie de la nouvelle génération d'écrivains algériens et son roman étudié a été publié en 2019, donc se présentant comme un texte d'actualité et peu étudié, sans oublier aussi le fait que le roman a été primé, ce qui témoigne de sa qualité littéraire avérée. Autrement dit, l'auteure et son roman semblent être des choix judicieux et motivants pour toute étude académique. Aussi, en lisant *Une Valse*, nous avons constaté qu'il existe beaucoup de Chahira tracassées, humiliées et violentées dans notre quotidien de tous les jours, d'où l'intérêt du thème qui s'impose de lui-même.

Le roman *Une Valse* traite de la destinée d'une femme algérienne faisant face à toutes sortes de violences qui lui laissent un ensemble de séquelles, notamment des troubles d'ordre psychologique qui l'empêchent de vivre sereinement sa vie présente. En partant de là, nous allons nous intéresser au personnage Chahira pour voir si cette femme ambitieuse et courageuse, qui rêve de liberté et d'autonomie, parvient à surpasser son triste vécu fait de violences de toutes sortes ? En d'autres termes, il est question de voir si le personnage Chahira arrive à transcender les différentes formes de violences qu'elle subit au sein de sa famille et de sa société, ou bien elle est condamnée à vivre, malgré elle, sous la hantise des douloureux souvenirs du passé et sous l'autorité patriarcale qui lui dicte et impose les normes de la femme modèle qu'elle est tenue d'être ?

Pour répondre à cette problématique, nous allons nous appuyer sur les travaux du sociologue français Pierre Bourdieu, et principalement sur son ouvrage majeur *La domination masculine* où il développe notamment la question de la violence symbolique et de l'habitus, concepts clés dans le cadre de notre étude. Dans son ouvrage, l'auteur estime que la femme, en plus de subir toutes sortes de violences physiques, fait face à une violence symbolique qui la contraint, sournoisement et sans le savoir, à la soumission et à l'acceptation de la domination de l'homme. Ainsi, la femme est complice dans ce processus de violence dont elle est victime dans la mesure où le patriarcat prend son ampleur lorsque la femme obéit, volontairement, à tous les ordres qui lui sont adressés, rendant par-là l'homme autoritaire et détenteur du pouvoir absolu.

Pour mener à bien ce travail de recherche, nous avons décidé de l'organiser autour de (03) trois chapitres. Dans le premier, nous allons exposer les différentes formes de violence qui figurent dans le roman. Dans cette perspective, nous allons nous concentrer sur la violence physique et symbolique dont les principaux vecteurs sont la famille et la société.

Dans le deuxième chapitre, nous allons nous intéresser aux répercussions autant psychologiques que sociales qu'engendrent les différentes formes de violence sur le personnage principal Chahira. En partant de là, nous allons parler notamment de psychose, d'hallucinations, de délire, d'effets post-traumatiques, de déstructuration des rapports familiaux et d'absence de liens sociaux.

Le troisième et dernier chapitre, sera consacré aux différents défis relevés par le personnage Chahira dans l'espoir de dépasser sa condition de subalterne. Ainsi, nous allons aborder notamment son déménagement effectué d'El-Moudja vers Tizi N Tlelli, son voyage à Vienne, sa participation à un concours de mode et ses révoltes contre toutes les normes qui l'emprisonnaient.

Chapitre I

**Les différentes formes de
violence dans le roman**

Il est difficile de définir la violence en quelques mots, en raison de son ambivalence et de sa diversité : violence physique, sociale, symbolique, sexuelle, socioculturelle, etc. C'est, en effet, un phénomène complexe qui suscite et nécessite une réflexion profonde susceptible de nous permettre de déceler ses enjeux enchevêtrés. Car la violence affecte à la fois la santé physique et morale des personnes violentées, et engendre une immense souffrance qui prive les victimes de leurs capacités à participer pleinement à la vie sociale.

Dans ce chapitre, nous allons appréhender les deux principales formes de violences exercées contre la femme, à savoir la violence physique et symbolique qui jalonnent le roman *Une Valse* de Lynda Chouiten. Autrement dit, il s'agit de conceptualiser et de mettre en avant les différents vecteurs de ces deux formes de violences qui sont notamment le père, la mère et la société.

1. La violence physique

Étymologiquement, le mot « violence » vient du latin *vis*, qui signifie la « force ». D'après le dictionnaire *Le petit Larousse*, la violence est définie comme étant le « *caractère de ce qui se manifeste, se produit ou produit ses effets avec une force intense, extrême, brutale*¹ ». Selon le dictionnaire *Le Robert*, être violent vis-à-vis d'un individu désigne « *le faire agir contre sa volonté, par force ou intimidation*² ».

En ce qui concerne la violence physique, il s'agit d'une forme de violence visible à l'œil nu. Elle peut être aisément repérée et reconnue, notamment par les traces qu'elle laisse sur le corps. Elle renvoie aussi à l'ensemble des attitudes, des conduites et des procédures agressives qui s'effectuent à l'égard d'autrui. Elle se traduit par toute pression exercée par vigueur et qui entraîne des dommages impliquant des blessures, des fractures et des souffrances corporelles. En somme, toute action qui s'accomplit en employant la force et qui porte atteinte à l'intégrité physique d'un individu est considérée comme un acte de violence physique :

Les violences physiques concernent l'ensemble des atteintes physiques du corps. Elles permettent à l'auteur d'affirmer son pouvoir en créant un degré supplémentaire de peur et de terreur. Il peut s'agir de coups avec ou sans objet, de gifles, de bousculades, strangulations, morsures, brûlures, griffures³.

Dans le roman *Une Valse*, le vécu du personnage Chahira témoigne d'un déséquilibre social causé par un ensemble de chocs, d'incompréhensions et de mauvaises expériences.

¹ Dictionnaire de français, *Le petit Larousse*, France, Larousse, 2017, p. 1069

² Dictionnaire de français, *Le Robert*, Paris, IF2000, 2005, p. 455

³https://seinesaintdenis.fr/IMG/pdf/fiche_repere_4_violences.pdf (Consulté le 04/04/2020)

Ainsi, son enfance et sa jeunesse sont marquées par une rude violence infligée et par ses parents et par une société conservatrice. Dans un environnement patriarcal qui discrimine la femme, la violence devient une pratique anodine et un moyen de *correction brutale* de la conduite des femmes. C'est le cas, notamment avec les parents de Chahira qui usent de violence dans leurs conduites de tous les jours.

1.1 La violence physique paternelle

En sociologie, et selon le dictionnaire *Larousse* en ligne, le patriarcat désigne la « *forme d'organisation sociale dans laquelle l'homme exerce le pouvoir [...] ou détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme*⁴ ». En d'autres termes, c'est l'« *organisation familiale et sociale fondée sur la descendance par les mâles et sur le pouvoir exclusif ou prépondérant du père*⁵ ». Ainsi, dans cette forme d'organisation, l'homme bénéficie largement de tous les droits de domination pour l'accomplissement de ses fonctions, à savoir la protection de la famille, l'approvisionnement de la demeure familiale, l'établissement de l'ordre, etc. À cet effet, Pierre Bourdieu affirme :

La domination masculine trouve ainsi réunies toutes les conditions de son plein exercice. La présence universellement reconnue aux hommes s'affirme dans l'objectivité des structures sociales et des activités productives et reproductives, fondées sur une division sexuelle de travail de production et reproduction biologique et sociale qui confère à l'homme la meilleure part⁶.

Le pilier de la famille dans la société algérienne comme dans tant d'autres sociétés est bel et bien le père. Il est le support du foyer et le détenteur du pouvoir absolu dans la prise des décisions et du mode de fonctionnement de son domicile. Le père incarne, ainsi, l'autorité, c'est lui qui fixe les limites qui lui permettent de préserver et de maintenir sa *domination*.

Quant à la mère, même si elle occupe une place importante dans le foyer, il n'en reste pas moins qu'elle est tenue de demeurer *obéissante* aux ordres de son époux. Elle peut, néanmoins, exercer son pouvoir de gardienne de l'honneur de son mari et de ses enfants, notamment les filles dont l'éducation est en grande partie assurée par la mère.

Chahira a vécu dans un milieu familial étouffant à cause du comportement de ses parents ainsi que de son frère et de sa sœur envers elle. Sa relation avec les membres de sa famille était mauvaise caractérisée par une violence permanente et un rejet catégorique de la personne *malade* qu'elle est. C'est la peur, le manque de communication, l'hésitation et le

⁴ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/patriarcat/58689> (Consulté le 29/02/2020)

⁵ Dictionnaire de français, *Le petit Larousse*, France, Larousse, 1988, p. 733

⁶ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 53

respect qu'imposent les traditions qui créent des liens familiaux fragiles entre elle et les membres de sa famille.

Ainsi, il a suffi que Rabéa, la mère de Chahira, trouve un poème *osé* dans le cahier de sa fille, pour qu'elle devienne suffisamment affolée au point d'en faire une histoire qui allait bouleverser à jamais toute la vie de Chahira, subissant depuis des châtiments corporels et mentaux. La mère, n'ayant même pas pris la peine d'interroger sa fille à propos du poème, informa directement le père :

Tu vois le genre de lectures qu'elle fait, celle que tu as envoyée s'instruire !
Ah, elle est belle, son instruction ! On comprend mieux, maintenant, pourquoi elle a toujours le nez plongé dans les livres ! Et on appelle ça la grande poésie. Poésie du péché et de la honte, oui ! ⁷

La punition ne tarde pas à venir de la part du père qui assène des coups *interminables* et violents sur le corps de Chahira, qui n'a pas pu se défendre ni s'expliquer. En réalité on ne lui a même pas donné la parole pour se défendre, la condamnant et la sanctionnant violemment sans trop réfléchir:

La mère, qui n'avait pourtant qu'une connaissance sommaire du français, gémissait, le visage entre les mains, en demandant à Dieu ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter une fille pareille - une honte pareille - tandis que son mari allait et venait dans le salon, frappant le sol de sa ceinture assouplie par les interminables coups qu'elle avait donnés à la coupable⁸.

Le père, comme la mère d'ailleurs, n'a pas donné la chance à la personne en question de se justifier ou de s'exprimer, ils n'ont pas pensé à chercher l'origine de ce poème avant d'établir leur « justice » ! Ils ont vite jugé, après la première lecture, qu'il s'agissait de la *poésie du péché*, une forme d'instruction totalement rejetée par les parents et par la société. C'est ce qui explique cette rude punition infligée par le père à sa fille dans l'espoir d'assouvir sa colère interminable:

Malgré les rougeurs et le corps martyrisé de sa fille, sa colère n'était pas tombée. Il aurait voulu la fouetter encore et encore ; mais il s'était arrêté aux premières gouttes de sang qui avaient giclé du maigre bras violenté⁹.

La condamnation de Chahira ne s'achève pas avec cette torture condamnable, car le père avait pris encore plus de mesures dans la gestion de cette situation ; mettre fin aux études de sa fille serait bien plus pénible que le châtiment corporel, c'est une blessure que le temps ne saura jamais guérir :

⁷ Lynda Chouiten, *Une Valse*, Casbah, Alger 2019, p. 41

⁸ *Ibid*, p. 41-42

⁹ *Ibid*, p. 42

Mais sa décision avait été prise : sa fille avait suffisamment étudié comme cela. Il était temps de rentrer à la maison et d'aider dans ses tâches ménagères cette mère qui tellement désespérée qu'elle en oublie pour quelques jours de crier après tout le monde¹⁰.

Chahira n'a jamais guéri de cette blessure. La punition la plus tranchante pour elle est celle de ne jamais pouvoir poursuivre ses études : « *C'était aussi cela, l'enfer : se voir interdire d'aller au bout de ses études, quelques mois à peine avant la fin de son parcours secondaire, alors qu'on était si brillant*¹¹ ».

Cette brutalité laisse Chahira en émoi, heurtée et troublée. Une scène qui ne la quitte plus jamais et qui lui fait revivre les mêmes douleurs à chaque fois qu'elle y repense :

La main de Chahira parcourut machinalement son corps tandis qu'il lui revenait le souvenir des maltraitances qu'elle avait subies ce jour-là. Elle ressentait à nouveau toute la douleur qu'on lui avait infligée et qui se renouvelait chaque fois qu'on venait les soigner. Elle avait cru qu'elle allait mourir de ses blessures¹².

Si Chahira ne meurt pas de cet incident, elle resta, néanmoins, tourmentée par cette violence paternelle. Son père, l'agresseur, ne fut pas condamné pour son acte, sa mère étant témoin ne bougea pas le petit doigt pour lui venir en aide ou pour la secourir ; car, tout simplement, c'est l'homme qui décide, c'est lui le maître à bord qui tranche dans toutes les situations et impose les châtiments sans pour autant être condamné par la justice. En effet, l'affaire devait rester à l'ombre du silence, puisque l'impunité des crimes est une réalité très récurrente dans la domination du patriarcat.

Les multiples violences physiques dont Chahira fut victime l'affectèrent profondément, lui causant une *psychose*¹³. Sa situation devient sensible et elle se retrouve dans l'obligation de faire face à tous les fantômes qui assiègent ses pensées. Cependant, sa famille ne montre aucune clémence envers elle, « *D'ailleurs, ce n'était pas vraiment le genre de la maison, de soutenir les membres en difficulté*¹⁴ ». À l'exemple de sa mère qui devient plus odieuse qu'avant, l'a traitant de tous les noms : folle et bonne à rien ; ce qui a fait élargir la distance affectueuse entre elle et sa fille. Le père, le frère et la sœur considèrent que Chahira ne sait plus ce qu'elle fait et qu'elle a certainement perdu la tête :

Ils accoururent tous –le frère, la sœur et les parents- et l'assiégèrent. Elle voulut les éloigner, mais ils lui tinrent les poignets, la neutralisèrent, la mirent à terre. Elle essaya de hurler à nouveau ; le père lui mis la main sur la

¹⁰ Lynda Chouiten, *Une Valse, op.cit*, p. 42

¹¹ *Ibid*, p. 24

¹² *Ibid*, p. 42

¹³ Ce point sera traité plus en détails dans le deuxième chapitre.

¹⁴ Lynda Chouiten, *Une Valse, op.cit*, p. 33

bouche : -Ferme là, *naal din yemmak*, tu fais de nous la risée des voisins.
[...] Sa mère en profita pour lui donner des petits coups hargneux sur la tête¹⁵.

Au final, être une femme n'est pas trop souhaitable dans une telle société méprisante. Car, la femme est toujours perçue comme un être inférieur qui ne mérite aucune considération. Elle est destinée uniquement à obéir et à assurer la reproduction, mais jamais à autre chose de plus digne. C'est le cas d'ailleurs, de presque tous les personnages féminins qui se trouvent dans le roman *Une Valse*, notamment Chahira et sa mère qui apparaissent souvent « *en situation de subordination, éternelle mineure, irresponsable vouée à la reproduction*¹⁶ ». C'est une perception réaliste d'un quotidien difficile que mènent les femmes, entre marginalisation, refoulement et maltraitance physique ; Chahira est une parfaite illustration du modèle de la femme violentée, méprisée et dominée.

La violence physique ne se limite point aux abus de la gente masculine au sein de la demeure familiale mais s'étend, également, aux agressions venant de cercles beaucoup plus vastes que la cellule familiale, constituée de quelques individus uniquement. En effet, et étant donné que la vie en société implique des excès exercés par toute la communauté, un autre vecteur de violence s'impose : la société.

1.2 La violence sociale

La violence sociale est un phénomène qui a existé dans toutes les sociétés à travers l'histoire. Elle désigne toute violence qui cause des dysfonctionnements ou ayant un impact social. Elle se traduit par des agissements qui se manifestent différemment d'un pays à un autre, en prenant différentes formes, à l'instar des conflits armés, de la violence des gangs, du terrorisme, etc.

Cette forme de violence est, également, présente dans le roman étudié. À cet égard, il s'avère que la société algérienne, durant les années 1990, a vécu une décennie sanglante marquée par la terreur, les violations et les carnages : « *Pure folie en ces temps où les têtes, justement, étaient coupées pour le moindre des prétextes et jonchaient, un peu partout, les routes du pays*¹⁷ ».

¹⁵ Lynda Chouiten, *Une Valse*, *op.cit*, p. 68

¹⁶ Jacques Madelain, *L'errance et l'itinéraire : lecture du roman maghrébin de langue française*, Paris, Sindbad, 1983, p. 90

¹⁷ Lynda Chouiten, *Une Valse*, *op.cit*, p. 34

Le terrorisme, la montée des islamistes intégristes et les conflits à divers intérêts ont provoqué des scènes désastreuses. L'insécurité, la mort arbitraire et la violence permanente étaient les phénomènes les plus répandus en cette époque. Chahira en avait le souvenir :

Cette guerre qui, pendant toute une décennie, avait refusé de dire son nom, avait bel et bien eu lieu. Une guerre qui opposait des dévots aux yeux fous et aux poils hirsutes à toute une nation éplorée ; qui égorgeait jusqu'aux nourrissons pour étancher l'inextinguible soif rouge d'une divinité barbare et sadique, inventée par de pieux démons¹⁸.

C'était une sorte de violence pour la violence, d'où le fait qu'il était difficile de concevoir son origine, de repérer son fonctionnement ou encore de parvenir à l'arrêter. Il était question d'un mal profond qui rangeait la société algérienne et qui ne s'exprimait que par des comportements coléreux. La violence sociale quotidienne « *est devenue un moyen d'expression brutale des sentiments et des actions visant à imposer ses humeurs, ses prétentions, ses croyances, sa force, son pouvoir* ¹⁹ ». Chahira, malgré son très jeune âge, garda dans sa tête déjà submergée par la cruauté de sa vie familiale, l'image de cette époque sanglante.

À tout cela vient s'ajouter le drame de l'assassinat d'Ammi Amar ; un vieux esthète qui possédait une belle *Libellule*, d'où Chahira avait l'habitude d'acheter ses besoins pour confectionner ses coutures. Ammi Amar mort, la solitude prend sa place dans l'esprit de cette jeune fille : « *Ammi Amar [...] l'avait laissé seule – plus seule qu'elle ne l'avait jamais été*²⁰ ». Rien que par ses récits tant de fois racontés et sa voix douce et sereine, ce vieux réussit toujours à chasser la colère et faire oublier les malheurs de cette jeune femme refoulée par tout le monde :

Ammi Amar est mort, *Libellule*, sa belle boutique tellement raffinée, a été vandalisée. Par de jeunes voyous [...] Oui, des drogués, à peine sortis de l'adolescence. Ils s'étaient moqués du corps fatigué et un peu courbé du vieux monsieur, de sa tête dégarnie. Ils avaient maltraité ses dentelles et ses jolis napperons [...] Ils les avaient jetés par terre et piétinés en émettant des petits rires lents et chevretons. [...] l'un d'entre eux s'enhardit à lui retirer ses lunettes. [...] Le pauvre esthète fut insulté, secoué, malmené, roué de coups de pieds et de son propre bâton – qu'on lui avait retiré- puis laissé pour mort²¹.

Une sinistre scène qui frappa de nouveau Chahira. Elle traversa encore une fois un tournant de violence et de cruauté. Des malaises tant pénibles que traumatisants ont creusé profondément son être déjà maltraité par son foyer et sa société.

¹⁸ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 26

¹⁹ <https://www.lesoirdalgerie.com/articles/2017/01/14/article.php?sid=207662&cid=41> (Consulté le 09/03/2020)

²⁰ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 137

²¹ *Ibid*, p. 134-135

2. La violence symbolique

La violence symbolique est perçue comme tout pouvoir parvenant à commander des significations comme légitimes « *tout en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force*²² ». Contrairement à la violence d'ordre physique, la violence symbolique est implicite :

La notion de violence symbolique, constitutive [...] est supposée s'opposer à (ou se différencier de) la coercition physique, dans le sens où elle est une pression dont l'agent n'a pas conscience [...] elle est donc le présupposé de l'ordre social (inégalitaire) et de l'extorsion du surplus et de l'exploitation qui permet aux dominants de faire l'économie de la domination physique et brutale, dans la mesure où il y a complicité de tout le groupe ou mensonge du groupe à lui-même²³.

Pierre Bourdieu définit la violence symbolique ainsi : « *Entendant ''symbolique'', par opposition à réel, effectif, on suppose que la violence symbolique serait une violence purement ''spirituelle'' et, en définitive, sans effets réels*²⁴ ». Il ne s'agit donc pas d'une violence concrète qui s'effectue par le biais d'un comportement physique direct, elle s'exerce plutôt à travers un système de pensée, c'est « *une forme de pouvoir qui s'exerce sur le corps, directement, et comme par magie, en dehors de toute contrainte physique*²⁵ ».

Donc la violence symbolique ne consiste pas en une contrainte physique mais plutôt en une pression psychologique qu'exerce le dominant sur le dominé afin de accéder pour les effets voulus d'une manière indirecte. Elle affecte l'esprit de l'individu au point de le conduire à une sorte d'autodépréciation et de soumission :

Les dominés appliquent des catégories construites du point de vue des dominants aux relations de domination, les faisant ainsi apparaître comme naturelles. Ce qui peut conduire à une sorte d'auto-dépréciation, voire d'auto-dénigrement systématiques, [...] La violence symbolique s'institue par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut pas ne pas accorder au dominant (donc à la domination)²⁶.

La violence symbolique sert à légitimer la domination. C'est une méthode qui vise à faire participer les dominés dans leur propre soumission. En jouissant de son critère invisible qui influence la psychologie de l'individu, elle le conduit à adhérer à la position d'autrui, sans pourtant essayer de la remettre en cause :

²²<http://www.barbier-rd.nom.fr/violencesymbolique.html> (Consulté le 29/02/2020)

²³ Lahouari Addi. *Violence symbolique et statut du politique chez Pierre Bourdieu*. Revue Française de Science Politique, Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2001, p. 3

²⁴ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, op.cit, p. 54

²⁵ *Ibid*, p. 59

²⁶ *Ibid*, p. 55

La violence symbolique assure la paix civile dans une structure inégalitaire des statuts, d'où l'importance cruciale du pouvoir symbolique qui, malgré son caractère arbitraire mais caché, obtient l'obéissance sans recourir à la force ni physique ni économique²⁷.

À partir du moment où le dominant parvient à s'accaparer de la pensée de sa victime, le dominé devient obéissant sans manifester aucune opposition. Ainsi, la violence symbolique réussit à atteindre ses objectifs sans pourtant faire recours à la contrainte physique ; bien au contraire elle se pratique dans un climat de quiétude et de tranquillité.

Dans cette présente étude, nous allons essayer d'appréhender la violence symbolique sous ses différentes formes et à travers ses nombreux vecteurs. Dans un premier temps, il sera question d'une violence symbolique exercée par la cellule familiale, plus particulièrement par la mère, sans pour autant y parvenir à imposer son pouvoir coercitif, puisque les victimes de cette violence tentent de la dépasser, de l'annihiler et de ne pas l'accepter ni de la reproduire. C'est le cas de Chahira, victime d'agressions symboliques de toutes sortes, mais qui ne génèrent pas sur sa personne cette obéissance, cette auto-dépréciation ou cette reproductibilité attendues par les dominants ; bien au contraire, Chahira se dresse en permanence contre ces discours, comportements ou pensées qui tentent de la soumettre, de la rabaisser et de l'inférioriser en lui rappelant la fatalité de son destin malheureux de femme soumise. Dans un deuxième temps, l'intérêt sera porté aux victimes et aux vecteurs à la fois de la violence symbolique, c'est-à-dire à ceux qui la subissent, l'acceptent et la reproduisent, à l'image de Rabéa, la mère de Chahira. Dans un troisième temps, il sera question de voir comment la société, elle-aussi, exerce cette violence symbolique et dans quelle mesure cette dernière est contraignante sur ceux qui la subissent.

2.1 La cellule familiale comme vecteur de la violence symbolique

Chahira qui avait déjà tant souffert d'une violence physique dont les auteurs sont les parents, a été de même violentée symboliquement au sein de sa famille. Dans les rares moments où elle osait se plaindre de sa souffrance, les répliques tranchantes des membres de sa famille venaient souvent la traumatiser encore plus que sa maladie :

« Assez de ces gémissements », disait les mâles de la famille, quand elle se hasardait à se plaindre de son mal-être, « tu ne donnes pas du tout l'impression d'être malade ». La mère renchérissait : « Fiches-nous la paix ! Si maladie il y a, elle n'est que résultat de ta gâterie et de ton sale caractère. Je crois d'ailleurs que tu te cultives, ce mal ; qu'il t'amuse ». Quant à la sœur, ne lui disait-elle pas à chaque dispute qu'elle était bien contente de ce

²⁷ Lahouari Addi, *Violence symbolique et statut du politique chez Pierre Bourdieu, op.cit*, p. 4

qui lui arrivait ? Qu'il lui tardait de la voir mettre fin à ses jours, comme elle répétait souvent vouloir le faire ?²⁸

La sensation permanente de l'impuissance et de l'humiliation rangeait le cœur de Chahira, lui faisant sentir un emprisonnement accablant. Elle ne pouvait même pas profiter de quelques moments paisibles, seule à se noyer dans ses pensées :

Elle était ailleurs. Elle n'entendit pas la porte s'ouvrir brusquement.

-Mon Dieu, couvre-nous de ta protection ! Cette fille veut ma mort ; cette fille va nous mener tout droit au scandale ! Il n'y a pas de pire folie que ça, mon Dieu, il n'y a pas de pire folie !

Les lamentations de sa mère la tirèrent de sa rêverie.

-Tu ne connais vraiment pas ce qu'est que la honte, toi, hein ? Quel âge crois-tu avoir ? Réveille-toi, tu as quarante ans ! Qu'ai-je fait pour avoir cette calamité ! Qu'ai-je fais mon Dieu ?²⁹

Cet enfer quotidien pousse Chahira à quitter sa demeure devenue assez étouffante, et à s'installer à Tizi N'Tlelli afin de fuir sa famille qui est devenue un cauchemar insupportable. Elle voulait avoir son chez-soi, pour pouvoir vivre et pouvoir respirer hors de la prison appelée la *maison Lahab*.

Chahira décide quand même de rendre visite à son village natal à El Moudja et part revoir Khalti Nouara, qui lui avait appris la couture une fois que son père avait mis terme à ses études. La vieille femme incita Chahira à rendre visite à ses parents qui l'accueillent froidement :

-Alors aujourd'hui tu te souviens que tu as une mère et une famille ? Disait Rabéa, justement. Je sais que ça fait deux week-ends de suite que tu rends visite à Nouara et que tu ne passes pas par ici... [...]

-Tu voulais peut-être que je t'accueille avec des youyous ? Estime-toi heureuse qu'on t'ouvre la porte !³⁰

Ce refoulement ne semble pas être trop choquant pour Chahira étant déjà habituée au refus et à l'entrave. Elle n'insiste d'ailleurs pas et n'essaye pas de convaincre sa mère ni à s'expliquer, elle l'informe directement de l'objet de sa visite : « -Bon puisque je te dérange, je ne vais pas tarder. Laisse-moi juste récupérer quelques papiers³¹ ». C'est la première fois qu'elle ose parler à sa mère de sa passion pour la couture et encore de son rêve de devenir styliste. Ce fut encore un dilemme nouveau que la mère n'arrivait pas à concevoir, comment Chahira, après tout ce qu'elle a subi, a encore du courage de vouloir faire une formation de stylisme :

²⁸ Lynda Chouiten, *Une Valse, op.cit*, p. 71

²⁹ *Ibid*, p. 75

³⁰ *Ibid*, p. 119

³¹ *Ibid*, p. 119

- Une formation de quoi ? Tu te crois encore d'âge à aller à l'école ? Quand comprendras-tu que tu n'es plus jeune, que tu es même presque vieille ? Pense plutôt à fonder un foyer, avant que ce ne soit complètement trop tard...³²

L'air moqueur de Rabéa et ses insultes demeurent toujours présents. Sa sous-estimation de sa fille Chahira prend davantage de l'ampleur après le déménagement de cette dernière. Cette violence symbolique se traduit par une attitude qui veut rabaisser et humilier la victime et dominer son esprit et sa psychologie, dans le but d'affirmer la supériorité du dominant, le cas de la mère de Chahira :

-Et tu as le culot d'ouvrir la bouche, en plus ! Tu n'as pas honte ! Tu as quarante ans, tu ne comprends donc pas ? Celles qui ont ton âge ne sont pas mères mais grand-mères ! Grand-mères, entends-tu ?³³

Rabéa a toujours vu Chahira comme une honte dont elle ne peut pas, si facilement, se débarrasser. Cette fille, est pour elle une source de problèmes et au même temps de haine :

Elle ne disait un mot ; pourtant, intérieurement, elle avait repris ses lamentations : « mon Dieu, mon Dieu, où vais-je me cacher, à présent, où vais-je cacher ma honte ? » Un ensemble de scrupule la retenait pour ne pas crier à sa fille toute la colère. Car enfin, cette enfant bizarre, qui, au fond, avait toujours été un peu folle, quand lui avait-t-elle « rougie le visage » ? Quand avait-elle fait sa fierté, Elle avait supporté sa maladresse, sa paresse, son incompétence à faire le ménage, ses humeurs insaisissables, son entêtement... Et comment la récompensait-elle ? En lui infligeant l'humiliation suprême³⁴.

Malgré les paroles si tranchantes et blessantes de la mère de Chahira, cette dernière ne se soumet pas à cette humiliation. Bien au contraire, elle relève le défi de la réussite, en devenant une styliste mondialement reconnue. Ainsi, Chahira ne reproduit pas la violence symbolique dont elle était victime, mais elle dépasse ce tourment en montrant qu'une femme, peu importe son âge, qu'elle ait fondé un foyer ou pas et malgré son passé douloureux, peut réussir et s'épanouir.

2.2 De la violence symbolique à l'habitus

Le dictionnaire *Larousse* définit l'*habitus* comme étant un «*comportement acquis, caractéristique d'un groupe social, quelle que soit son étendue, et transmissible au point de sembler inné*³⁵». Quant à Pierre Bourdieu, il le définit comme un :

³²Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 120

³³ *Ibid*, p. 76

³⁴ *Ibid*, p. 59

³⁵ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/habitus/38790> Consulté le 04/04/2020

Système de dispositions durables et transposables, structures structurées disposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de finis et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre³⁶.

En effet, la violence symbolique et l'*habitus* sont deux notions ambivalentes, car « *la violence symbolique repose fondamentalement sur la méconnaissance de son mécanisme par ceux qui la subissent*³⁷ ». D'où l'obéissance et la soumission totales des femmes notamment à l'autorité masculine, allant jusqu'à croire que ces règles imposées sont légitimes et justes ; c'est ce qui conduit la victime non seulement à adopter la nouvelle perception exigée par son père, son frère ou son conjoint, mais aussi à la reproduire à son tour sur sa progéniture :

L'*habitus* est la source de la « raison » immanente aux pratiques ; il est un « système de dispositions durables et transposables », de « schèmes de perception, d'appréciation et d'action », produit par les expériences vécues par l'individu, qui agissent comme un véritable « conditionnement ». Cette expérience, ou plutôt ces expériences répétées, se cristallisent dans des « dispositions » permanentes, d'autant plus profondément ancrées qu'elles ont été précocement acquises.³⁸

Rabéa, est une femme issue de l'ancienne génération. Elle a été élevée durement et soumise à un certain nombre de règles qui régissent la société, notamment la condition de la femme et sa liberté très limitée voire inexistante. C'est ce qui se manifeste en elle en étant mère à son tour :

Elle retira sa main tout à coup et osa une caresse hypocrite sur la tête de la fille effondrée. Celle-ci la regarda suppliante, presque heureuse ; et, ô miracle, quelque chose s'attendrit dans le cœur de la vieille femme qui, en quarante ans de maternité, n'avait jamais rien su prodiguer d'autre à ses enfants que des jérémiades sans fin³⁹.

La femme est perçue comme un objet destinée à la reproduction, à l'obéissance et à la soumission : « *En somme, dans ce pays - et peut-être ailleurs aussi - la vie d'une femme se limitait à trois choix possibles : être une catin, une esclave ou une nonne*⁴⁰ ».

Le déménagement de Chahira a constitué un vrai choc pour sa mère, qui a intériorisé l'idée qu'une femme n'a pas le droit d'être aussi autonome ; c'est pour cela qu'elle essaye à son tour d'inculquer cet *habitus* à sa fille, mais en vain. En réponse au déménagement de sa fille, la mère répond :

³⁶ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, France, Minuit, 1980, p. 88-89

³⁷ Lahouari Addi, *Violence symbolique et statut du politique chez Pierre Bourdieu*, *op.cit*, p. 4

³⁸ Nordmann Charlotte, *Bourdieu/Rancièrè. La politique entre sociologie et philosophie*, Paris, Amsterdam-Poches, 2006, p. 24

³⁹ Lynda Chouiten, *Une Valse*, *op.cit*, p. 57-58

⁴⁰ *Ibid*, p. 47

Ne me dis pas que tu n'as rien fait, Chahira. Ce que tu nous as infligé, à ton pauvre père et à moi, est trop lourd à porter. A cause de toi nous avons toujours vécu dans l'embarras. Dans la honte. Et maintenant nous n'osons plus lever la tête devant les autres⁴¹.

Ainsi, la femme se dresse involontairement et inconsciemment contre sa liberté, tout en essayant de partager avec son entourage féminin les mêmes valeurs de soumission et de rabaissement face à l'autorité de l'homme. C'est une domination qui crée de nouvelles conjonctures à l'encontre de la femme, devenant des traditions à force de les reproduire, notamment par les mères :

C'est ainsi que, de génération en génération, pour maintenir la tradition, des mères exercent - leur pouvoir le seul qui leur soit permis - sur d'autres femmes, d'autres mères, dans l'espace domestique - le seul qui leur soit réservé-⁴²

La manifestation de l'*habitus* se traduit par la résignation de la mère à l'autorité suprême masculine, puis par sa volonté et sa conviction d'inculquer voire d'imposer cette soumission aux autres. Ce qui nous conduit encore une fois à la violence symbolique :

La violence symbolique se loge dans toute interaction sociale, et l'individu y est soumis dès le réveil du matin et soumet d'autres individus, le plus souvent sans en être conscient [...] Il *suffit* que l'individu croie aux valeurs dominantes, pour qu'il y adhère et pour qu'il participe à la reproduction de l'ordre social qui le domine sans qu'il ne soit conscient de cette domination⁴³.

En somme, Rabéa étant déjà victime d'un *habitus*, tente de soumettre sa fille Chahira aux mêmes conditionnements. C'est une pratique qui s'inscrit dans la violence symbolique maternelle exercée au sein du foyer. Allant dans un sens un peu plus large, on trouve que la société, elle aussi, fait partie des facteurs favorisant la violence symbolique maternelle exercée au sein du foyer.

2.3 La société comme vecteur de la violence symbolique

La société est un facteur parmi tant d'autres qui contribue à l'imposition de la violence symbolique aux individus. C'est un frein qui bloque toute personne perçue comme différente du reste du groupe, qui a des objectifs distincts ou simplement qui a une perception différente de la majorité:

Oui, les voisins, encore et toujours. Les voisins et ce qu'ils pouvaient bien penser ; c'était tout ce qui comptait, n'est-ce pas ? On pouvait souffrir le

⁴¹ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 190

⁴² Maïssa Bey, *Hizya*, Alger, Barzakh, 2015, p. 62

⁴³ Lahouari Addi, *Violence symbolique et statut du politique chez Pierre Bourdieu*, op.cit, p. 4

martyre, agoniser, crever ; mais il ne fallait surtout pas crier sa douleur, car il y avait les Voisins⁴⁴.

La violence symbolique ne s'exerce pas uniquement de la part d'une seule personne sur une autre ; en effet la société peut violenter un individu avec un impact beaucoup plus puissant que celui engendré de la part d'un parent, d'un ami ou autre. Dans une société comme celle où a grandi Chahira, tout l'intérêt est accordé au regard des voisins, ce qu'ils diront et ce qu'ils penseront, c'est une partie importante du quotidien des individus : « Les autres, c'était bel est bien l'enfer⁴⁵ ». Cela peut paraître injuste ou même abusé, mais personne ne dit le contraire. Le regard de la société règnera à jamais comme forme de violence castratrice :

— De quelle honte je parle ? répondit Rabéa sur un ton fatigué. Quand as-tu été une fille normale, comme tout le monde ? Combien d'années t'avons-nous supportée ? Et puis, un jour, comme ça, tu pars en claquant la porte. Tu crois que les voisins n'ont pas remarqué ton absence ? Qu'ils n'ont rien pensé ? *Ou mazal ou mazal*⁴⁶

Les parents ont vécu dans l'*embarras* à cause de leur fille et de ce que les gens disaient à propos d'elle. Le regard d'autrui est mis en valeur au point où la mère de Chahira comme son père d'ailleurs, n'ont pas essayé de soutenir leur fille ni de chercher l'origine de sa rébellion ; cependant, ils ont accordé tout l'intérêt à ce que les voisins disent. L'avis des autres, une raison qui les a aussi empêchés d'interner Chahira :

-Pauvres de vous, vous n'oserez jamais faire ça ! Vous aurez trop peur que les gens disent que vous avez une fille à l'asile ! Les gens ; tu sais bien, ceux pour qui vous vivez !⁴⁷

Toute cette importance attribuée aux avis des gens écoeurait Chahira et l'affolait. Pourquoi donner tout le mérite à ce que les autres diront de chaque pas qu'elle fait, si elle-même ne s'intéresse guère à ses voisins : « *Oui, l'enfer, c'était bien les autres, qui vous jugeaient, vous jugeaient, vous trouvaient gros ou laid ou gauche ou stupide ou ignorant*⁴⁸ ».

Les choses auraient pu se passer autrement s'il s'agissait du frère de Chahira et non pas d'elle-même, car lui est un homme et tout lui est permis. Mais la femme doit toujours passer inaperçue, vivre dans les griffes du silence et de l'oubli :

Les femmes de Tizi, comme celles des autres villes de ce pays, pressaient le pas quand elles passaient devant un café. Pourquoi cet endroit, où les mâles passaient des heures entières à jouer aux dames ou aux dominos, leur était-il

⁴⁴Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 68

⁴⁵ *Ibid*, p. 22

⁴⁶ *Ibid*, p. 191

⁴⁷ *Ibid*, p. 76

⁴⁸ *Ibid*, p. 23

interdit ? Les femmes sont censées avoir le droit de prendre un café pourtant ! Et puis bien sûr malheur à celle qui s'aventurerait à fumer une seule cigarette [...] Mais qu'une femme touchât à une seule goutte d'alcool et la fin du monde promettait de venir tout engloutir⁴⁹.

Aux côtés de toutes les formes de violence que Chahira a subies, la violence symbolique exercée par la société est celle qui l'a le plus brusquée et tourmentée. Elle ne pouvait se sentir en sécurité face aux regards méprisants des gens, elle pensait que tout le monde l'accusait sans même dire un mot ou même pas la regarder. C'est une sorte d'injustice sociale qui réprime la femme en général, la rabaisse et la prive de son droit d'enchantement. La société lui retrace son espace et limite sa liberté.

La violence symbolique, donc, qu'elle soit exercée par une ou plusieurs personnes et subie par la femme, reste un phénomène qui hante l'existence de l'homme en général et la femme en particulier. Car, elle se ressent au quotidien et pousse ses victimes à se noyer dans des tourments incessants d'incompréhension et de souffrance mentale.

En somme, la femme reste un sujet constamment menacé par la violence sous ses différentes formes. Car, elle est souvent traumatisée, marginalisée et tarabouillée à force de se soumettre au patriarcat toujours aussi dominant. La violence engendre, souvent, des séquelles et des dommages psychologiques très profonds et parfois même très graves, comme c'est le cas chez le personnage Chahira. Si la soumission à cette violence est fatale, la confrontation (résignation) à celle-ci pour la dépasser et jouir d'un mode de pensée et de vie librement choisi n'est pas non plus sans conséquences indésirables, notamment sur le plan psychologique.

⁴⁹ Lynda Chouiten, *Une Valse*, *op.cit*, p. 144

Chapitre II

Les effets de la violence sur le personnage principal

«Chahira »

L'exposition à la violence, sous ses différentes formes, engendre une multitude de conséquences destructrices sur la santé des femmes. Aussi, les séquelles des traumatismes subis persistent même après l'arrêt de ces violences, et parfois perdurent tout au long de la vie de ces femmes violentées. Prenant entre autres la forme de troubles psychologiques allant de la dépression au repli sur soi jusqu'à la psychose, la violence sous tous ses types impacte défavorablement la pensée, les attachements et les conduites des victimes. Dans ce chapitre, nous allons nous intéresser principalement aux impacts de la violence physique et symbolique qui figurent dans le roman *Une Valse*.

1. Effets post-traumatiques

Le mot traumatisme, qui vient du grec *trauma* voulant dire *blessure*, signifie une maladie psychique provoquée par une situation choquante, un incident dramatique ou une violence tragique : « *Il s'agit de troubles psychiques qui se développent chez une personne après un évènement ayant menacé son intégrité physique et/ou psychique*⁵⁰»

Le dictionnaire français *Le Petit Larousse* définit le traumatisme comme un « *évènement qui, pour un sujet, a une forte portée émotionnelle et qui entraîne chez lui des troubles psychiques ou somatiques par suite de son incapacité à y répondre adéquatement sur-le-champ*⁵¹».

Les victimes de traumatisme vivent dans des tourments incompréhensibles, infinis et parfois infernaux. C'est ce qui les pousse à essayer d'échapper à leurs souffrances en élaborant des conduites d'évitement et de contrôle de leurs situations. Ils tâchent, par tous les moyens, d'empêcher le déclenchement de la *mémoire traumatique*. Pour cela, ils évitent tous les stimuli qui peuvent leur rappeler des souvenirs directs comme des photos ou des personnes, ainsi que des contextes indirects comme une odeur, une voix, un bruit ou une sensation. Car cela peut les entraîner à nouveau dans une autre peine mentale.

C'est pour cela que Chahira opte pour *le déménagement*⁵² comme processus d'évitement. Elle aspire donner un sens à la vie insignifiante qu'elle mène et tente de se reconstruire elle-même en se lançant davantage dans sa carrière de couturière. Mais c'est bien en voulant changer sa vie que Chahira se retrouve face à tous ses problèmes psychologiques, notamment le traumatisme. Aussi, il s'avère que le processus d'évitement que Chahira adopte, et que toutes les victimes de traumatisme adoptent d'ailleurs, lui cause de nombreux autres

⁵⁰<http://decliviolence.fr/pourquoi-b2.html#pour> (Consulté le 28/04/2020)

⁵¹ Dictionnaire de français, *Le petit Larousse*, op.cit. p. 998

⁵² Ce point sera traité plus en détail dans le troisième chapitre.

malaises, comme les phobies, le stress, la fatigue, les troubles obsessionnels, les troubles de sommeil et l'auto-dépréciation :

Puis elle s'attarderait sur d'autres détails, avec plus d'inquiétude. Elle scruterait le contour des yeux, guettant la moindre ridule. Elle n'en trouverait pas - ou presque pas - mais elle son regard lui semblerait quelque peu terne et elle noterait l'apparition de deux petites taches brunes. A peine perceptibles, il est vrai, mais qu'elle ne verrait que trop bien, elle. L'élasticité aussi commençait à donner des signes de fatigue, et quelques nouveaux cheveux blancs ornaient sa belle crinière auburn. Une panique soudaine la saisit, et une envie de pleurer⁵³.

Pour un certain temps, Chahira n'aimait pas les personnes qui se livraient au sommeil partout, notamment dans les places publiques. Mais par la suite, elle est arrivée à les comprendre ; car elle souffrait probablement comme eux. Dormir est, ainsi, devenu la seule chose qui peut la soulager de sa souffrance :

Neuf heures trente. Elle avait, une fois de plus, trop dormi. Cela faisait six ans déjà qu'elle avait du mal à lutter contre le sommeil. Réveils tardifs, ou alors douloureux, le matin ; de longues siestes de pas moins de trois heures ; et, ultime signe de la défaite de sa volonté, des assoupissements inopinés pendant ses trajets par bus, alors que, méfiante de nature, elle avait toujours méprisé les gens qui s'endormaient dans les endroits publics⁵⁴.

Le personnage Chahira dormait beaucoup pour pouvoir surpasser certaines réalités qui l'accablent : « *Elle passait des heures interminables à dormir ; et quand elle se réveillait, elle dormait encore*⁵⁵ ». C'est une manière pour elle de guérir de son malheur qui l'a tourmentée et transforme sa vie en une prison infernale :

Pourquoi aimait-elle tant dormir ? Bien sûr, c'était le seul moment qu'elle avait pour elle-même, où elle pouvait enfin savourer la solitude, la vraie, et oublier Mohand et les autres. Le sommeil chassait les fantômes⁵⁶.

En somme, les effets post-traumatiques sont souvent invisibles mais ils constituent un véritable problème de santé. Chahira perdait confiance en elle et se dévalorisait en croyant qu'elle a perdu sa beauté et qu'elle est devenue désormais moche. Cette anxiété est due à tous les comportements agressifs dont elle était victime, notamment la violence symbolique qui l'a affaiblie psychologiquement.

⁵³ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 15

⁵⁴ *Ibid*, p. 25

⁵⁵ *Ibid*, p. 63

⁵⁶ *Ibid*,

2. La psychose

Le mot *psychose* est formé de « psyché » qui désigne « l'esprit », et de « ose » qui est un substantif féminin désignant un processus de transformation. Littéralement, le terme veut dire « *anomalie de l'esprit* ». *Le Petit Larousse* définit la psychose comme une :

Affection mentale caractérisée par une altération profonde de la personnalité et des fonctions intellectuelles, et le fait que le sujet n'a pas conscience de son état [...] pour les psychanalystes, le psychotique est victime d'une expérience vitale remontant à l'enfance au cours de laquelle il n'a pu vivre qu'une relation déstructurant avec le père ou l'image du père : l'enfant n'a pas reçu de ses parents l'assurance d'exister⁵⁷

La psychose est, donc, un malaise qui correspond à un trouble au niveau du cerveau, provoquant des confusions sévères comme la perte du contact avec la réalité ou les divagations visuelles et/ou auditives :

Ce trouble a de nombreuses origines, notamment toute la question du malentendu névrose-psychose qui est liée au refoulement et à l'incompréhension du névrosé devant le fonctionnement clivé du patient psychotique⁵⁸.

Les provenances des troubles mentaux sont multiples, mais leurs effets se rencontrent dans le champ de l'incompréhension, de la méconnaissance, des hallucinations, de l'égarement, de la dépression, etc. La psychose apparaît particulièrement à travers des pensées singulières détachées de la réalité, et par des confusions de personnalité. C'est ce qui produit des tiraillements d'intégration sociale et une altération des valeurs de la vie quotidienne.

Le désespoir de Chahira, le sentiment d'impuissance qui la ronge et le refoulement de sa communauté pour la personne malade qu'elle est, l'incitent à s'abriter dans un sommeil profond. Pour elle, dormir c'est prendre distance de ses hallucinations et des fantômes qui bouleversent sa vie. La nuit lui fait peur, car elle réveille ses ennemis :

C'est la nuit que les fantômes s'enhardissent, c'est bien connu. Ils ouvrent sans façon les portes de l'Imagination, hèlent les souvenirs, les angoisses et les mauvais instincts et convient tout ce beau monde à leur fête⁵⁹.

La nuit, comme le jour, cause un effroi dur à Chahira. Pour fuir ses craintes, elle se soumet au repos qui parfois l'accueille, la berce et la reconforte mais qui, d'autres fois, la rejette, secoue ses inquiétudes et transforme ses hallucinations en une âcre réalité :

Que de nuits presque blanches, passées à fuir le contact de ces satyres qu'elle ne voyait pas ! Enfin, que *les autres* ne voyait pas ; elle, Chahira les

⁵⁷ Dictionnaire de français, *Le Petit Larousse*, *op.cit.*, p. 810

⁵⁸ <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2001-3-page-8.htm> (consulté le 02/05/2020)

⁵⁹ Lynda Chouiten, *Une Valse*, *op.cit.*, p. 48

voyait. Elle voyait leurs silhouettes trapues et repoussantes, leurs visages sans douceur et parfois grimaçants⁶⁰.

Ces spectres ne sont pas récents, bien au contraire, ils sont très anciens, ils ont passé des années entières à la poursuivre. Chahira a dû à la fois les emmener avec elle, à travers le temps, et établir des sortes d'alliances avec eux :

Et lui, Mohand, depuis combien de temps était-il là ? Cinq ans ? Six ans ? La première fois qu'il s'était manifesté, elle avait pensé qu'il serait désormais son seul fantôme ; qu'il éliminerait tous les autres. Qu'elle saurait l'appivoiser et qu'il serait à la fois l'ami et l'amoureux qu'elle n'avait pas⁶¹.

Le mal de Chahira n'aurait peut-être pas été si profond s'il y avait eu une personne qui l'épaulait, la comprenait ou du moins croyait en elle. Mais qui pouvait croire en l'existence de Mohand, de Nacer et de tous les autres êtres imaginaires qui la harcèle sans cesse. Comment pourrait-elle expliquer à ses parents son *problème* ! On la traitait déjà de folle, à quoi sert donc d'en parler à sa famille encore :

Il était une heure du matin. Cela faisait presque une heure que Chahira se querellait avec la sœur de Nacer. Depuis cette nuit magique où ce jeune homme d'une rare délicatesse l'avait enveloppée de fleurs et de tendresse [...] depuis qu'il avait déployé des trésors insoupçonnés de romantisme qui allaient, progressivement, culminer en béatitude charnelle – depuis cette nuit-là donc, Kenza ne cachait plus sa jalousie [...] Alors pour intimider sa voisine, Kenza riait. Elle riait fort de façon narquoise et provocante, pendant que Chahira, furieuse, l'invectivait mentalement⁶²

Chahira, souffrant d'une psychose, parvient à élaborer des idées et des images de ses fantômes dont d'autres personnes, notamment sa famille, ne peuvent approuver l'existence. Elle, seule, a l'aptitude de décrire et de communiquer avec ces spectres, mais en réalité ses pensées ne sont ni crédibles ni cohérentes pour être crues de la part de sa famille ou de sa société.

Ce trouble se présente pour elle comme un nouveau défi qu'elle doit surmonter dans un milieu familial et social qui la rejette avec insistance. Son travail de styliste, appris auprès de Khalti Nouara, est comme un refuge qui l'accueille sans la prendre pour une *folle*. Cependant, sa vie ne cesse de se compliquer surtout avec les *fantômes* qui prennent souvent le dessus sur elle et ne voulant point la quitter :

Bien sûr, cela ne se passait pas toujours aussi « bien ». Parfois, leurs mouvements agaçants la torturaient trop. Elle sentait qu'elle la touchaient à distance, qu'ils molestaient son corps par leurs seules pensées, qu'ils faisaient monter les odeurs bizarres et humiliantes d'urine, de sueur ou de

⁶⁰ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit p. 52

⁶¹ *Ibid*, p. 17

⁶² *Ibid*, p. 49

plats cuisinés et qu'ils s'en amusaient : d'ailleurs elle entendait leurs ricanements intérieurs⁶³

Pour chasser ces *fantômes* qui dérangent sa fragile quiétude, Chahira doit ainsi faire face à une souffrance psychologique constante. C'est un défi difficile à surmonter dans un milieu social comme le sien portant un regard impitoyable sur la femme, surtout celle atteinte d'une maladie mentale.

Pour Chahira, avoir une vie équilibrée est devenu comme un rêve difficile à réaliser tant que ses hallucinations sont toujours persistantes. Ses fantômes ne se fatiguent jamais et n'hésitent pas non plus à la hanter à tout moment. Elle finit aussitôt par céder au plus gentil de ses spectres qu'est Mohand : « *Tu sais bien que tu es mon préféré, Mohand*⁶⁴ ». La première fois qu'il s'est manifesté, elle avait crû qu'il allait être son seul fantôme et qu'il serait à la fois l'ami et l'amoureux qu'elle n'avait pas :

Ecouter Mohand chanter. Chanter avec lui de temps en temps, quand il n'est pas de très mauvaise humeur. Se disputer avec les *merqouchettes* quand, le soir, elles vous empêchent de vous blottir tranquillement contre votre nouvel amant. Finir par s'en dormir dans les bras de cet amoureux bien choisi, après une guerre héroïque contre des harceleurs grossiers et violents⁶⁵.

Ainsi, Chahira ne parvient ni à maîtriser sa vie ni même à bien l'interpréter. Elle se contente de se réfugier chez Mohand, certes un être irréel, imaginaire, mais qui parvient à lui procurer le réconfort dont elle avait tant besoin :

Et c'était vrai qu'elle aimait beaucoup Mohand. Car il compatissait à ses douleurs ; comprenait sa souffrance [...] Et puis surtout, ce dont elle se rappellerait toujours, c'était la façon dont le jeune homme simple mais si sensible, lui avait spontanément pris le bras pour la consoler, alors qu'elle, en pleurs, ressassait les mots impitoyables que son père lui avait martelés [...] oui Mohand, l'avait gentiment consolée, ce soir-là⁶⁶.

En somme, Mohand est pour Chahira plus qu'un fantôme qui surgit dans ses pensées. « *Elle l'aimait bien, Mohand. Il était un peu comme elle, un brave jeune homme dont les espoirs et les ambitions avaient été déçues*⁶⁷ ». Il est l'épaule sur laquelle elle pose sa tête pour prendre un moment de répit de sa vie tellement chevauchée. Chahira parle aussi parfois à Mohand afin de lui rendre espoir et de le convaincre qu'il n'est pas un *raté* et qu'il devrait se battre pour ses rêves :

_ Révèle l'artiste en toi ! Et cette guitare que tu laisses à peine murmurer, pourquoi ne la fais-tu pas entendre du monde entier ? Pourquoi n'y crois-tu

⁶³ Lynda Chouiten, *Une Valse, op.cit*, p. 67

⁶⁴ *Ibid*, p. 55

⁶⁵ *Ibid*, p. 107

⁶⁶ *Ibid*, p. 55

⁶⁷ *Ibid*, p. 17

pas ? Et si ceux qui aiment ta musique te portaient aux nues ? Si tu deviens célèbre ? J'espère que tu te souviendras, ce jour là, de cette voix, de ce fantôme de femme qui t'a susurré à l'oreille que tu pouvais devenir quelqu'un. Je n'en demande pas plus⁶⁸.

Malgré la vie difficile que mène Chahira, l'espoir et l'optimisme subsistent toujours en elle. Sa relation avec Mohand l'a poussée à croire en un avenir meilleur sans craintes, sans violences et sans mépris.

3. Les hallucinations

Hallucination est un terme emprunté de l'ancien verbe latin «*allucinari*», qui signifie « se tromper ou divaguer ». C'est un phénomène psychique, à travers lequel le patient conçoit des émotions et/ou des impressions sans qu'aucun stimulus ne les déclenche.

Selon le dictionnaire français *Le Petit Larousse*, l'hallucination est la «*Perception d'objets non réels mais ressentis par le sujet comme existants*⁶⁹», elle «*correspond à un trouble des sens qui a pour conséquence d'entendre ou de voir des choses qui n'existent pas en réalité*⁷⁰». C'est donc «*une perception fautive qui ne correspond pas à un objet extérieur réel*⁷¹». Cependant, elle «*n'est pas à confondre avec l'illusion qui consiste en une mauvaise perception d'un objet bien réel*⁷²».

3.1 Les hallucinations psychosensorielles

Les hallucinations psychosensorielles affectent essentiellement l'ensemble des sens, tels que la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

Ainsi, il y a les hallucinations visuelles qui se traduisent principalement par des apparitions d'images simples ou complexes, comme des couleurs ou des tâches, voire des scènes animées, de personnages, d'animaux et d'objets. C'est pourquoi Chahira parvient à voir tous ses satyres et même à les différencier et à les décrire :

Elle voyait leurs silhouettes trapues et repoussantes, leurs visages sans douceur et parfois grimaçants. Ceux-là étaient les meilleurs ; ceux qui étaient jeunes et sains. Parfois, c'étaient des corps poilus, bedonnants et gras ; des bouches édentées sentant la mauvaise haleine. Ceux-là avaient des gestes libidineux et le rire vicieux ; et c'était ceux qui la dégoutaient le plus⁷³.

⁶⁸ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 18

⁶⁹ Dictionnaire de français, *Le petit Larousse*, op.cit, p. 492

⁷⁰ <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/hallucination/> (Consulté le 13/06/2020)

⁷¹ https://www.chu-nantes.fr/medias/fichier/delires-et-hallucinations_1490086343038-pdf (Consulté le 14/06/2020)

⁷² *Ibid*,

⁷³ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 52

Quant aux hallucinations auditives, elles consistent en des troubles qui impliquent la perception de sons ou de voix qui ne proviennent d'aucune stimulation externe ou interne. C'est l'exemple des sons et des bruits qu'entend Chahira : « *Puis, il y avait eu d'autres visages, d'autres fantômes. Des murmures, des exclamations, des sifflements. Combien de millier de voix l'assiégèrent ?*⁷⁴ ». Les voix des *autres* que Chahira entendait semblent bien la connaître :

Des dizaines de voix masculines, graves ou chevrotantes, amicales ou menaçantes, sérieuses ou amusées –souvent amusées– fusaient de partout, répétant son nom. Un nom qu'elle n'avait pourtant révélé à personne. Comment les voisins avaient-ils fini par le découvrir ? Qui la connaissait, dans ce maudit quartier ?⁷⁵

Aussi, les hallucinations olfactives et gustatives entraînent la sensation d'odeurs désagréables, ou au contraire, paradisiaques sans réelle existence. C'est le cas de Chahira qui ressent, constamment, toutes sortes d'odeurs dérangeantes qu'elle pense être les siennes :

Ammi Amar lui avait demandé si elle voulait du tulle aussi, et elle s'apprêtait à dire « oui ». Mais le parfum d'ambre chaude qui perçait *Libellule* était tout à coup devenu un mélange indistinct d'odeurs – de poisson et de sueur, en particulier. Elle avait pourtant pris sa douche, le matin ! Elle avait paniqué. Elle avait remercié, avant de sortir précipitamment...⁷⁶

3.2 Les hallucinations psychiques

Les hallucinations psychiques concernent la pensée, les idées, les sentiments et les représentations qui s'imposent à l'esprit, comme c'est le cas des hallucinations cénesthésiques qui s'intéressent à l'émotivité et la sensibilité internes. Ces hallucinations constituent une sorte de phénomène qui se passe à l'intérieur du corps, et que le sujet halluciné ressent comme non volontaire et imposé. Le patient a l'impression qu'une partie ou la totalité de son corps a été prise et possédée par une puissance extérieure qui engendre des sensations. C'est le cas de Chahira qui se trouve constamment sous l'emprise des fantômes :

Au lieu de cela, elle subissait tous les jours, le cauchemar d'être la propriété de plusieurs mains, parfois de plusieurs corps. Et elle, elle n'était plus là qu'une nausée infinie. La nausée d'être molestée de partout et de subir le contact de tous ces corps étrangers ; celle de ne pas savoir se défendre ; celle de se sentir comme une vulgaire marie-couche-toi-là, comme la plus universelle des catins ; et enfin, celle surtout, de se dire qu'elle n'était sans doute rien de plus pour tous ces fantômes mâles qui la convoitaient...⁷⁷

⁷⁴Lynda Chouiten, *Une Valse, op.cit.*, p. 61

⁷⁵*Ibid*, p. 121

⁷⁶*Ibid*, p. 14

⁷⁷*Ibid*, p. 53

Chahira arrive à sentir les touches de ses spectres sur elle. Les fantômes ne cessent de la provoquer, même dans le bus, on parvient à secouer sa tranquillité :

Une main – celle du quadragénaire assis à côté d'elle dans le bus –la frôla tout à coup ; elle fut brutalement tirée de ses pensées. La main en question se dirigeait maintenant énergiquement vers l'entrejambe du quidam. Encore un qui se grattait entre les cuisses. Ce geste allait la torturer toute la journée. Ils faisaient cela exprès, tous. Pour la provoquer, et aussi pour avoir la sensation de l'avoir touchée elle. C'est l'impression qu'elle avait, justement. Elle le regarda, un orage dans les yeux⁷⁸.

L'effet des agressions virtuelles qu'elle a subies tardent à disparaître. Ce qui lui crée une gêne incessante dans sa vie quotidienne :

Elle porta tout à coup sa main à son sein gauche. Cette chaleur ! Le monsieur qui venait de lui laisser une veste [...] Il était de dos, bien sûr, mais elle crut deviner un sourire malicieux sur son visage. Il devait être content le salaud ! C'était dans sa petite tête pourrie qu'il s'était imaginé l'effleurant ; et maintenant cette sensation qu'elle avait à la poitrine n'allait pas partir avant une heure. D'ici là, quels autres endroits de son corps auraient été « violés », comme ils l'avaient été la veille, comme ils l'étaient tout le temps?⁷⁹

Les spectres de Chahira parviennent à la toucher, à la surveiller et à la poursuivre partout où elle part:

Elle ne lui avait pas parlé de l'horreur de la nuit de la veille. De ce fantôme qui avait le visage et la voix de leur jeune voisin. Un jeune voisin qui épiait ses pensées [...] Qui la suivait partout où elle se déplaçait [...] elle avait continué à sentir sur elle la paire d'yeux, et les petits rires n'avaient pas cessé⁸⁰.

L'intimité de Chahira est à maintes prises piétinée par ses fantômes. Mais, c'est surtout ses pensées que les *autres* parviennent à pénétrer en parcourant ses idées et en s'accaparant de tout son esprit sans qu'elle puisse les débusquer:

Mais le pire, le pire, c'était ses pensées auxquelles ces hôtes importuns avaient tous accès. Plus que celui de son corps, c'était le viol de sa tête, de sa pensée, qui était plus odieux. Ses pensées les plus intimes tombaient dans le domaine public ! [...] Elle visualisa rapidement le mot de passe de sa carte de retrait et vit tout de suite des dizaines de « têtes » faisaient l'effort de le mémoriser. Elle fut soudain saisie d'effarement : ses voisins pirataient ses pensées les plus intimes et maintenant ses mots de passe !⁸¹

Chahira est donc dépendante et par ses idées et par son corps. Elle est incapable de se comporter comme toute personne autonome. Sa vie ne lui appartient pas à elle seule. Les

⁷⁸Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 30

⁷⁹ *Ibid*, p. 24

⁸⁰*Ibid*, p. 60-61

⁸¹*Ibid*, p. 61

autres y sont aussi. Ils la surveillent, la dérangent, la touchent et l'énervent en permanence. Elle n'arrive pas à les ignorer ni à vivre avec eux d'où sa perplexité et son anxiété.

Le sentiment qu'a Chahira d'être continuellement surveillée est parmi les causes qui ont provoqué chez elle ses troubles psychologiques. C'est également l'expression de la violence symbolique dont fait face la femme, dans la société algérienne, à savoir le fait qu'elle est en permanence surveillée et épiée par la famille et les voisins ; et donc privée de sa liberté d'être elle-même ou encore de se comporter comme telle.

4. Le délire

Le travail autour de l'hallucination interroge simultanément la question du délire ; du latin "*delirium*" qui veut dire *transport au cerveau*. Selon le dictionnaire des sciences médicales :

Un homme est en délire, lorsque ses sensations ne sont point en rapport avec les objets extérieurs, lorsque ses idées ne sont point en rapport avec ses sensations, lorsque ses jugements et ses déterminations ne sont point en rapport avec ses idées, lorsque ses idées, ses jugements, ses déterminations sont indépendants de sa volonté⁸².

Le délire est donc un « *trouble psychique caractérisé par la persistance d'idées en opposition manifeste avec la réalité ou le bon sens et entraînant la conviction du sujet*⁸³ ». Ainsi, une croyance est considérée comme délirante lorsque son jugement dépasse toute crédibilité :

De façon générale, le "délire" désigne une croyance irréductible et inébranlable correspondant à une conception fautive de la réalité. Le délire n'est pas une simple erreur, car cette dernière peut être reconnue par celui qui la commet lorsqu'il s'affronte à la contradiction, à d'autres expériences vécues ou en présence d'éléments qui viennent contredire sa certitude antérieure. En revanche, le délire est une conviction qui reste inattaquable⁸⁴.

Parfois l'hallucination peut être envisagée distinctement du délire, mais souvent elle en est la cause. Elle consiste en une base sur laquelle se construit le délire au fil du temps. Les retentissements des comportements agressifs et violents subis par Chahira sont nombreux et étendus, notamment ceux qui prennent la forme d'hallucinations affectant tous les sens. Ainsi, Chahira sent, constamment, toutes sortes d'odeurs déplaisantes et désagréables se dégager de son corps :

Elle ne lui avait pas raconté les longues heures d'angoisse dans le bus, où tout le monde semblait rire de son désarroi ; où l'énergumène assis à côté

⁸² Dictionnaire des sciences médicales, *Tome huitième*, Paris, C.L.F Panckoucke, 1814, p. 251

⁸³ Dictionnaire de français, *Le petit Larousse*, *op.cit.*, p. 314

⁸⁴ https://www.chu-nantes.fr/medias/fichier/delires-et-hallucinations_1490086343038-pdf (Consulté le 14/06/2020)

d'elle étouffait tout son corps par sa seule présence, puis asphyxiait ses narines par des odeurs insupportables de chique et de mauvaise haleine, qu'elle sentait peu à peu devenir les siennes. Alors, triomphant et débarrassé de sa saleté qu'il lui avait transmise à elle, il se bouchait ostensiblement le nez, faisant mine d'être dégoûté par cette jeune femme qui ne sentait pas bon.⁸⁵

Pourtant, Chahira prend bien soin de son hygiène et de sa propreté, mais les odeurs déplaisantes ne cessent de secouer sa certitude d'être bien parfumée, et la poussent à se douter en permanence d'elle-même:

Une odeur de matière organique pourrie harcelait les narines. Chahira paniqua, porta son nez sur les différentes parties de son corps et en huma la peau avec force. Non ce n'était pas elle ; ce n'était pas à cause de l'indigestion de la veille. C'étaient bien les poubelles qui sentaient. Elle pouvait se rassurer⁸⁶.

Une situation qui devenait de plus en plus embarrassante et humiliante, mais dont la solution était toujours imperceptible :

Encore une fois, Chahira luttait contre le sentiment de honte qui l'envahissait à chacune de ces odeurs bizarres qui s'échappaient, contre sa volonté, de son corps. Des odeurs d'urine, comme aujourd'hui, mais aussi de sueur, de flatulence, de sang coagulé, de vomi, d'oignons, de poisson, d'œufs pourris et de tant d'autres choses aussi écœurantes que surprenantes⁸⁷

Les hallucinations et les délires, étant à la base des perceptions et des sensations erronées, influencent négativement l'état d'esprit du patient et créent une extrême fragilité personnelle. C'est ce qui pousse Chahira à ressentir sa faiblesse et son impuissance à gérer sa conduite :

Et, encore une fois, elle constatait son impuissance, son inaptitude à se défendre. Pourquoi les autres pouvaient-ils retenir leurs odeurs quand elle essayait de leur faire lâcher prise ? Pourquoi étaient-ils toujours vigilants, efficaces, alors qu'elle se faisait toujours avoir ? Pourquoi manquait-elle de réflexes, de répondant ?⁸⁸

En psychiatrie, les délires et les hallucinations sont les symptômes les plus souvent repérés dans les troubles psychotiques, d'une manière générale, et des psychoses, d'une manière particulière. Chahira, étant victime d'une violence physique et symbolique, notamment parentale, souffre ainsi de troubles psychologiques malgré le fait qu'elle ne subit plus de violence physique. L'impact des agressions qu'elle a subies ne cesse de persister dans sa vie et de lui créer davantage de malaises.

⁸⁵ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 60

⁸⁶ *Ibid*, p. 37

⁸⁷ *Ibid*, p. 50

⁸⁸ *Ibid*,

5. Destruction des rapports familiaux

Le maintien de bons rapports familiaux est très essentiel dans un foyer, notamment pour les enfants. La communication constitue un élément primordial pour assurer la stabilité de la famille. Cependant, la conception des liens familiaux est presque une notion inconnue pour les parents de Chahira. La violence et les comportements agressifs sont pratiqués couramment jusqu'à devenir, presque, des conduites anodines de tous les jours. :

Chahira refermait lentement la porte d'entrée. Il était presque seize heures trente du matin, alors que tout le monde dormait encore.

-Réponds, fille du malheur, réponds ! La mère, exaspérée par son silence, l'avait soudain prise par le bras.

- C'est mon anniversaire ! Hurla Chahira soudain, j'ai quand même droit de sortir un peu, le jour de mon anniversaire ! J'étais à Tizi N'Tlelli.

Sa voix flancha et elle éclata en sanglots⁸⁹.

Les effets de ces pratiques violentes qu'exercent les parents sur leurs enfants ne tardent pas à venir secouer leur quiétude. L'absence de la communication est également un élément qui déstabilise le foyer, et fait élargir le cercle d'incompréhension dans les rapports familiaux :

Sa mère paniqua tout à coup. Elle remarqua pour la première fois l'abattement et le teint livide de la jeune femme. Elle lui lâcha rapidement le bras et murmura lentement :

- Tu n'as pas l'air de t'être beaucoup amusée ...

- Laissez-moi tranquille, vous l'avez complètement oublié, cet anniversaire...

Elle se dirigea vers sa chambre, envahie par les sanglots, et referma la porte sans violence⁹⁰.

L'ampleur du désintérêt de Rabéa vis-à-vis de sa fille est immense. L'affection maternelle est faible mais surtout fragile entre ces deux femmes :

La mère était ahurie. Elle ne pleurait tout de même pas parce qu'on avait oublié son anniversaire ! Quand s'en était-on jamais souvenu, dans cette famille ? C'était grotesque, presque risible, ce caprice d'enfant gâtée [...] Elle s'était penchée sur le lit où sa fille s'était immobilisée, comme sonné, et l'avait prise par les cheveux. Elle ne rencontra aucune résistance. Chahira gémit faiblement de douleur, puis s'accroupit apeurée, au pied du lit. Rabéa était plus affolée que jamais, car cela ne ressemblait pas à sa fille de se laisser maltraiter sans réagir⁹¹.

Les répercussions de la violence au sein du foyer de Chahira ont déstructuré tous les liens de communication, d'affection et de convivialité entre elle et les membres de sa famille.

⁸⁹ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 56

⁹⁰ *Ibid*, p. 56-57

⁹¹ *Ibid*, p. 57

Ainsi, son père ne suscite que la peur chez elle, alors que la mère ne cesse de la repousser, de même que le frère et la sœur lui parlent avec elle que pour échanger des insultes et des injures.

Rabéa, la mère de Chahira, étant déjà victime d'un *habitus* ne parvient pas à assurer son rôle de mère, de jouir de sa maternité et d'entourer ses enfants de son affection.

Sa voix se fit donc infiniment douce quand, lui caressant les cheveux de façon bien sincère cette fois-ci, elle lui demande ce qui n'allait pas :

- Qu'y a-t-il, ma famille, pourquoi tant de douleur ?

Parle à ta mère, Chahira, ne crains rien.

Les mots s'arrachèrent douloureusement aux lèvres de la fille : «Je suis malade, maman, très malade ». Et se remit à pleurer.

Deux bras affectueux, ceux d'une femme en qui l'amour maternel venait, sans crier gare, de se réveiller après quarante ans de sommeil⁹².

En somme, la violence sous toutes ses formes n'affecte pas uniquement la victime violentée, mais aussi son entourage et les relations qu'elle entretient avec ses proches et sa famille, notamment la mère qui constitue le noyau du foyer. Le manque de communication et la peur constante créent un climat de vie défavorable. C'est ce qui détruit les liens familiaux et sème l'indifférence et le détachement des valeurs familiales.

6. Absence des liens sociaux

Certaines modalités de la vie en société se mutent à travers le temps, dans la mesure où certaines traditions disparaissent alors que d'autres apparaissent ou réapparaissent. C'est notamment le cas des libertés individuelles et comment la société s'engage dans la restriction de ces dernières. Ainsi, par exemple, en parlant des libertés acquises par la femme, on constate que celle-ci a pu arracher un ensemble de droits, notamment celui de circuler dans l'espace du dehors, mais cela n'empêche qu'elle fait face, en constance, à des pressions et des interdictions. Tout cela prouve que la domination masculine et l'autorité patriarcale n'a jamais été complètement mise à l'écart.

Ces conditions ruinent les rapports sociaux et favorisent l'éloignement des personnes qui se sentent mal placées dans leurs sociétés :

Les raisons de l'isolement de l'homme et de son repli sur soi, évitant le rapport aux autres, résident en fait dans l'apparition d'un sentiment de culpabilisation d'autrui qui cause chez l'individu un arrêt du développement sentimental et social. Ainsi, ce sentiment transforme les espoirs de vie communautaire en un affreux cauchemar qui est accompagné d'un sentiment d'impuissance⁹³.

⁹², Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 58

⁹³https://www.sibtayn.com/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=631:lisolement-et-le-repli-sur-soi&catid=140&Itemid=631(Consulté le 22/06/2020)

L'enfermement, le mépris et la violence dont Chahira était victime, ont fait d'elle une femme solitaire. Ainsi, il s'avère que Warda, « avec sa jolie frimousse et sa silhouette élancée, [...] était la seule, parmi les rares jeunes femmes que Chahira comptait parmi ses amies⁹⁴ ». Cependant, et malgré toute la sympathie que Chahira accorde à son amie, elle ne lui avait jamais divulgué ses plus profonds secrets.

Aussi, hormis le vieux esthète Ammi Amar, Chahira n'avait aucune autre connaissance masculine. C'est même inenvisageable dans un environnement où la femme doit occuper uniquement l'espace de dedans et où les hommes sont autoritaires et dominants même dans l'esprit des femmes :

Et elle se sentit soudain triste. Elle se demanda pourquoi, chez elle, les hommes étaient presque tous brusques, voire violents, dans leurs approches des relations intimes. Car depuis qu'elle subissait l'étrange expérience du contact mental avec les autres, rares étaient ceux qui essayaient la tendresse ou le raffinement pour amadouer son corps et ses sens⁹⁵.

Tout le monde aime être bien entouré, aimé et respecté dans sa société. Mais quand ce sentiment est inassouvi pour diverses raisons, la personne en question pense s'éloigner des autres et constituer une autre vie loin de ses semblables. En effet, Chahira se livre à la solitude en se repliant sur soi à cause de son passé douloureux. Après toutes les agressions et les injustices qu'elle a vécues, elle se retrouve très distante des gens. La malheureuse pense tout de même à faire un changement afin de bien mener sa vie :

Pourtant, cette question allait la tarauder tous les jours. Le Problème menaçait de la condamner à la solitude éternelle, et il fallait s'en débarrasser pour pouvoir espérer une vie normale. Avoir des amis, un amoureux et peut-être, qui sait, une famille. Une famille ! Elle s'étonnait elle-même de penser à ce mot là. Elle, épouse et mère !⁹⁶

Les spectres de Chahira l'ont privée de tout. Elle est vouée à la solitude et à la vie en sourdine à cause d'eux et de son passé douloureux. Des tas de mauvais souvenirs la secouent très fort en la rendant triste et anxieuse. Elle ne parvient pas, non plus, à garder sa courtoisie à l'extérieur :

-Avancez, madame, je vous prie, il y a des gens qui attendent.
Qu'y avait-il dans ses paroles parfaitement courtoises qui pût susciter le courroux ? [...]
_ Qui es tu, toi, pour me dicter ce que je dois faire ? Allez, redescends sur terre et cesse de te prendre pour une reine.
_ Qu'est ce que tu as à crier comme ça ? Je ne t'ai rien dit de déplacé espèce d'hystérique.

⁹⁴Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit. p31

⁹⁵ *Ibid*, p. 51

⁹⁶ *Ibid*, p. 91

_ Je te jure que je vais t'écraser petite prétentieuse.⁹⁷

Chahira devient nerveuse et son esprit est constamment agité même dans les espaces publics. Elle s'affole rapidement et n'hésite pas à déclencher une dispute quelque soit le prétexte : « 'L'hystérique' » l'avait déjà saisie par les cheveux, en répétant qu'elle allait « lui apprendre ». Chahira, hors d'elle lui « *griffa la main qui avait osé s'attaquer à sa tête* »⁹⁸.

En somme, le repli sur soi, l'impossibilité de pouvoir établir de vrais rapports sociaux, sont les conséquences de la violence symbolique subie au sein de la société. Le sentiment d'être constamment surveillée par des hommes et poursuivie dans ses pas, ont fait de Chahira un sujet affecté et perturbée autant psychologiquement que socialement.

Sa maladie et toutes les dures épreuves qu'elle a traversées, entre violence et incompréhension, l'ont conduite à s'enfermer dans une solitude tout aussi stressante. Consciente de son état, Chahira essaye de construire un pont qui pourrait la relier avec la vie *normale*. Vouloir s'intégrer pleinement dans la société reste une priorité pour elle, malgré toutes les difficultés qui entravent sa quête d'une vie réelle.

⁹⁷Lynda Chouiten, *Une Valse*, *op.cit.*, p 64

⁹⁸ *Ibid*,

Chapitre III

L' (im) possible dépassement de la violence

Les victimes des violences physiques et symboliques arrivent souvent à un moment décisif vis-à-vis de leur situation fragile. Les femmes agressées doivent trancher entre céder à l'agressivité en permanence ou mettre fin à tous les agissements violents qu'elles subissent. Autrement dit, ces femmes ont le choix entre décider de faire un changement aussi petit qu'il soit ou se livrer à la domination et l'autorité des dogmes qui régissent leur existence. Chahira, cette femme violentée, se retrouve, elle aussi, face à la nécessité de prendre la décision de se révolter et de dépasser les contraintes qui l'accablent, ou se soumettre à l'ordre et aux traditions qui commandent la vie des femmes. Nous allons dans ce chapitre voir si Chahira parvient à dépasser la violence dont elle a tant souffert ou bien elle succombe devant le modèle patriarcal et dominant de la société.

Il est question dans ce chapitre d'analyser, tout d'abord, le déménagement qu'envisage de faire Chahira de son village El Moudja vers Tizi N'Tlelli. Aussi, l'accent est mis sur la volonté de Chahira de dépasser les normes et de l'ordre social qui régissent son environnement. Ensuite, il s'agit d'étudier le processus de prise de conscience par Chahira de son état psychologique fragile et de son défi ainsi que de sa volonté de trouver une solution à sa situation. Enfin, il est question de mettre le point sur le grand voyage de Chahira en direction de Vienne.

1. La quête d'indépendance

« Il est sûrement faux de dire que la vie est un choix perpétuel. Mais il est vrai que l'on ne peut imaginer une vie privée de tout choix¹⁰⁰ » ; toute situation désagréable pousse celui qui l'a subie à essayer de la dépasser et à choisir une autre voie plus aisée. Le premier pas vers tout changement est la volonté. C'est au moment où la victime réalise le degré de gêne que lui impose sa soumission et qu'elle prend conscience que sa condition peut être autrement, que naît la volonté de vouloir tout changer.

Dans le cas des femmes dominées et violentées par le patriarcat et le mode de vie autoritaire de la gente masculine, le changement commence par le fait de savoir que la vie ne se résume pas à l'obéissance des ordres de l'homme, mais elle peut exister en dehors du cercle du despotisme masculin. C'est ce que Pierre Bourdieu affirme :

Le changement majeur est sans doute que la domination masculine ne s'impose plus avec l'évidence de ce qui va de soi. En raison notamment de l'immense travail critique du mouvement féministe qui, au moins dans certaines régions de l'espace social, a réussi à rompre le cercle du

¹⁰⁰ Albert Camus, *L'Homme Révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p.16

renforcement généralisé, elle apparaît désormais en beaucoup d'occasions, comme quelque chose qu'il faut défendre ou justifier, quelque chose dont il faut se défendre et se justifier¹⁰¹.

Donc, la femme réalise qu'il existe une possibilité de révolte, de soulèvement et de renaissance. Il suffit de se mettre debout en face de cet être masculin et de tout ce mode de pensée qui réprime la femme. D'ailleurs, « *la mise en question des évidences va de pair avec les profondes transformations qu'a connues la condition féminine*¹⁰² ». Il faut pour cela commencer par dire non et réagir en tant qu'être responsable et apte à prendre des initiatives indépendamment des hommes.

Chahira, consciente de son état d'esprit très affaibli par les violences, les traumatismes et les manques, décide de faire un changement, de partir vers un nouvel endroit qui ne lui rappellera ni sa famille ni ses cauchemars, en somme sa vie emballée de douleur et de mauvais souvenirs. Elle a voulu partir afin de se reconstruire à nouveau et de laisser derrière elle ce passé déplaisant :

Il ne restait plus qu'à partir. C'est ce que, tous les jours, depuis cette malheureuse dispute, son orgueil maltraité lui répétait. Il fallait claquer la porte à son tour. Ces gens là qui ne faisaient rien d'autre que désapprouver le moindre de ses gestes, jeter le blâme sur elle à chaque dispute, l'inviter sèchement au silence à chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, ou alors ignorer insolamment ses paroles –ces gens-là pour qui elle avait toujours systématiquement tort –pourquoi resterait-elle avec eux ? Pourquoi les supporter plus longtemps, ceux-là qui ne respectaient pas ses quarante ans et qui riaient de sa maladie ?¹⁰³

Chahira semble être arrivée à la limite de sa patience. C'est pourquoi elle décide de quitter sa demeure familiale convaincue que toutes les insultes, les menaces et les agressions prendront fin avec ce déménagement. La vie à Tizi N'Tlelli sera en rose, elle va être enfin prise pour une personne *normale* :

Elle ne les laisserait plus la traiter de folle ; ils ne la menaceraient plus de l'interner. Plus jamais. Elle s'en irait. Tizi N'Tlelli l'accueillerait à bras ouverts. Tizi N'Tlelli lui prêterait un joli petit appartement dont le montant du loyer n'intimiderait pas sa bourse¹⁰⁴.

Ce départ tant attendu offrira une certaine autonomie à Chahira ; c'est ce qu'elle a toujours voulu d'ailleurs, à savoir vivre comme elle le veut et non comme les autres le veulent. Avoir sa propre maison et tout gérer elle-même :

¹⁰¹ Pierre Bourdieu, *La Domination Masculine*, op.cit., p. 122

¹⁰² *Ibid*,

¹⁰³ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 78

¹⁰⁴ *Ibid*, p. 78

Et elle savourerait enfin le bonheur d'avoir son propre chez elle et de le gérer comme bon lui semblait. Il serait propre et calme et ensoleillé ; il serait ô combien différent du logis triste et constamment sale où elle vivait maintenant ! ¹⁰⁵

Cependant, les fantômes de Chahira semblent avoir un autre avis en ce qui concerne ce déménagement, et cette nouvelle vie qu'elle veut entreprendre :

_ Chahira, les femmes ne vivent pas seules, dans ce bled pourri, lui murmurait une voix intérieure – une voix timide qui osait à peine interrompre son enthousiasme. Et rappelle-toi que tu ne fais pas ton âge. Une jeune femme célibataire ne vit pas seule, ne l'oublie pas¹⁰⁶.

Mais cette fois, ce n'est plus comme avant. Chahira ignore complètement cette voix qui lui chuchote la défaite certaine de son objectif. Elle ne cède pas aux tentations de soumission aux règles de la conduite exemplaire d'une femme repliée sur soi et vivant sous l'aile d'un homme. Cette fois-ci, elle vise plus loin et plus haut :

Un deux-pièces d'une soixantaine de mètres carrés ; elle ne pouvait espérer mieux. Chahira en fit le tour, l'esprit ailleurs, vagabondant entre un passé atypique, en apparence paisible mais ô combien douloureux, et des interrogations inquiètes sur l'avenir. Qu'allait-elle faire de sa vie, à présent ? Remporter le Grand Prix de Stylisme à Vienne ? Ah oui, serait quelque chose ! Peut-être prendre des cours de stylisme, justement ? Elle y excellerait, elle en était sûre. Etre styliste plutôt que couturière, voilà qui était bien plus ... prestigieux¹⁰⁷.

La malheureuse Chahira, malgré son cœur lourd et toutes les déchirures de son âme, a voulu progresser dans sa vie, surmonter sa psychose, son traumatisme et tous les défis que la vie lui a imposés. Car si le cours de sa vie s'est soudainement métamorphosé, elle a toujours voulu aller vers un avenir meilleur ; en surpassant toutes les interrogations ; en dépassant son statut de couturière ; en gagnant un prix de stylisme, tels sont les objectifs qu'entretient Chahira. Elle voulait même plus : « *Et puis surtout, rencontrer quelqu'un. Pouvoir le voir. Pouvoir lui parler de tout et de rien. Pouvoir lui sourire, le toucher. Pouvoir respirer ; pouvoir vivre* ¹⁰⁸ ». Au final, elle ne voulait pas uniquement éviter de se remémorer sa vie misérable de solitaire, mais aussi franchir un nouveau seuil de rencontre de *vraies* personnes, notamment un homme *réel*.

Ce déménagement constitue pour Chahira le premier pas vers une vie meilleure. Avec ce pas, elle transcende sa malheureuse vie à El Moudja et se lance dans un océan de positivité et d'espérances.

¹⁰⁵ Lynda Chouiten, *Une Valse*, *op.cit.*, p. 78-79

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 79

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 88

¹⁰⁸ *Ibid.*,

2. Le défi de l'espace du dehors : le travail

Un métier peut être différemment évalué selon notamment le sexe de celui qui l'exerce. Ainsi, un métier ou une fonction peuvent être perçus comme important et noble lorsqu'il est pratiqué par un homme, mais perd subitement de sa valeur précédente quand il est associé à une femme :

Ainsi, à chaque niveau, malgré les effets de la surs-élection, l'égalité formelle entre les hommes et les femmes tend à dissimuler que, toutes choses étant égales par ailleurs, les femmes occupent toujours des positions moins favorisées¹⁰⁹.

Cette sorte de discrimination consiste en une forme de violence envers les femmes. Si la nature du travail est la même et que sa valeur diminue selon celui qui l'exerce, c'est qu'il existe dans le domaine du travail une forme de sexisme à l'égard du sexe féminin. Ce qui pose encore une fois un obstacle devant la femme, perçue comme un être incapable de donner une valeur positive à son métier :

Par exemple, s'il est vrai que les femmes sont de plus en plus fortement représentées dans la fonction publique, ce sont toujours les positions les plus basses et les plus précaires qui leur sont réservées [...] La meilleure attestation des incertitudes du statut qui est accordée aux femmes sur le marché du travail est sans doute le fait qu'elles sont toujours moins payées que les hommes, toutes choses étant égales par ailleurs, qu'elles obtiennent des postes moins élevés pour les mêmes diplômes¹¹⁰.

Ainsi, parlant par exemple du métier de couturière, il s'avère que celui-ci est souvent pris pour une activité quelque peu mineure et d'une faible valeur : « *Se disait-il (un client dans l'atelier de Chahira), en l'écoutant, que décidément, non, cette couturière d'El Moudja n'était pas à sa place ? D'ailleurs, c'était où, au juste, la place d'une couturière ? Quelle suffisance!*¹¹¹ ». Il apparaît, ainsi, que le métier de couturière est tellement marginalisé qu'il est difficile de situer sa *place*. Même ce *petit monsieur tout rond* s'en est aperçu. Selon lui, une couturière qui cite Sartre, comme l'a fait Chahira, aurait été plus tranquille en vivant dans la République de Platon.

Donc, les femmes sont toujours prises pour des êtres incapables de se situer sur la même attitude que les hommes. C'est ce qui montre que le modèle de la disposition féminine dans la société obéit toujours à la logique du système traditionnel ; et ce en privant les femmes d'occuper un statut élevé dans leur environnement, même si leurs efforts et engagements leur permettent d'arriver au stade d'un homme ou même le dépasser :

¹⁰⁹ Pierre Bourdieu, *La Domination Masculine*, op.cit, p. 126

¹¹⁰ *Ibid*, p. 126-127

¹¹¹ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 23

Pour le reste, les changements mêmes de la condition féminine obéissent toujours à la logique du modèle traditionnel de la division entre le masculin et le féminin. Les hommes continuent à dominer l'espace public et le champ du pouvoir (notamment économique, sur la production) tandis que les femmes restent vouées (de manière prédominante) à l'espace privé (domestique, lieu de la reproduction)¹¹²

La domination masculine ne prend pas fin avec la possibilité du travail des femmes. Car même dans le domaine du travail, l'homme prend le dessus. Ce dernier s'octroie les tâches qu'il considère être les plus dignes pour un homme viril, et livre aux femmes les fonctions domestiques à travers lesquelles elles ne pourraient pas l'atteindre, en restant toujours au niveau inférieur :

Selon le premier de ces principes, les fonctions convenant aux femmes se situent dans le prolongement des fonctions domestiques [...] le deuxième veut qu'une femme ne peut avoir autorité sur des hommes, et a donc toutes les chances toutes choses étant égales par ailleurs, de se voir préférer un homme dans une position d'autorité et d'être cantonnée dans des fonctions subordonnées d'assistance ; le troisième confère à l'homme le monopole du maintien des objets techniques et des machines¹¹³

La répression et la violence contre la femme dans l'espace du dedans persiste même dans l'espace du dehors. La croyance que la femme est inférieure à l'homme devient une fatalité, les femmes elles-mêmes se voient comme telles ! Ce qui les pousse à accepter leur condition de femmes faibles et dominées. C'est la manifestation de l'habitus :

Les principes de la vision dominante qui les portent à trouver normal, ou même nature, l'ordre social tel qu'il est et à devancer en quelque sorte leur destin, refusant les filières ou les carrières d'où elles sont en tout cas exclues, s'empressant vers celles auxquelles elles sont en tout cas destinées. La constance des habitus qui en résulte est ainsi un des facteurs les plus importants de la constance relative de la structure de la division sexuelle du travail¹¹⁴.

Une fois que le père de Chahira avait mis fin aux études de sa fille, cette dernière se lance dans le domaine de la couture. Elle entreprend d'apprendre ce métier, au départ, par nécessité, mais elle ne tarda pas à le faire par amour et par passion :

Et puis surtout, Chahira se rendit progressivement compte qu'elle tenait là un nouveau moyen de donner libre cours à sa créativité. Sans risques, cette fois-ci. Oui, maintenant elle créait autrement. Elle dessinait des robes longues mais échancrées sur le côté ; des chemisiers à froufrous ; des décolletés plongeants¹¹⁵.

¹¹² Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 129

¹¹³ *Ibid*,

¹¹⁴ *Ibid*, p. 131

¹¹⁵ *Ibid*, p. 53

Elle confectionna de jolies tenues pour elle-même, fière de son travail et petit à petit elle créa ses propres modèles inspirés des films et des costumes des actrices de cinéma : « *Bientôt, elle s'attaquerait aux manches. Elle les voulait bouffantes, comme elle les avait si souvent vu porter par les actrices, pulpeuses ou élancées, des films d'époque. Décidemment, oui, elle serait belle, cette robe*¹¹⁶ ». Chahira se donne un libre cours pour exploiter ses compétences et faire éclater sa créativité avec enchantement et gaieté :

— Sublime. Je serai sublime dans cette robe.

Chahira regarda avec satisfaction les volants que, patiemment, méticuleusement, elle venait d'orner d'une fine dentelle blanche. Puis, fière du beau vêtement qu'elle confectionnait, elle le colla amoureuxment contre son corps¹¹⁷.

Aussi, il s'avère qu'il existe une ample polémique relativement à l'appellation de « couturière » qui renvoie dans un certain imaginaire à un métier plus ou moins dévalorisé, un métier qui se pratique dans l'espace du dedans, et donc dévolu à la femme. Toutefois, la couture devient aussitôt un domaine de grande valeur, fascinant et noble, en utilisant le langage de Bourdieu, quand il s'agit de la haute couture ou ce qu'on appelle le stylisme, un domaine associé le plus souvent aux hommes ; d'ailleurs, la plupart des grands stylistes dans le monde sont des hommes. C'est un peu le même cas lorsqu'on parle de cuisine, annexée également à la femme et au dedans, mais qui devient un métier prestigieux quand on parle de gastronomie et de cuisine professionnelle, un domaine monopolisé par les hommes ou ceux qu'on appelle les chefs cuisiniers.

Ce qui fait la singularité de Chahira, est le fait qu'elle a l'ambition de passer du métier simple de couturière à celui de styliste ou de la haute couture. Autrement dit, Chahira voudrait s'introduire dans le monde du stylisme et même s'imposer dans ce domaine réservé aux hommes, ou du moins monopolisé par ces derniers.

Chahira, consciente de sa condition de femme méprisée, ne recule pas quand même devant l'idée de devenir styliste. Elle n'abandonne pas son métier, bien au contraire, elle tente de lui attribuer une valeur de plus en plus positive, elle vise à créer des modèles exceptionnels et des tenues modernes avec une touche traditionnelle :

Une jupe droite mi-longue, à fines bandes rouges et noires, inspirée de la *fouta*. Un haut large et noir, plutôt court, aux manches également mi-longues, évasées et ornées de franges façon *amendil*. Un long pendentif en corail rouge, évidemment, et donc assorti à la jupe¹¹⁸.

¹¹⁶ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 14

¹¹⁷ *Ibid*, p. 13

¹¹⁸ *Ibid*, p.32

Cette nouvelle voie permet à Chahira de surpasser une partie de ses peines et d'effacer quelques séquelles de la violence qu'elle a endurée. C'est un pas qui la tire du gouffre sombre de la routine et de l'inutilité d'existence vers une vie complètement différente de celle qu'elle menait désespérément: « *Comment aurait-elle pu croire, quand elle avait commencé à coudre, que les tenues qu'elle créerait la qualifieraient à la finale d'un concours international de stylisme?*¹¹⁹ ».

Avec son modèle dénommé Warda, Chahira était très optimiste et impatiente d'aller à Vienne où va se dérouler le concours. Elle était sûre de ses compétences qui lui ont permis de participer à cette compétition et qui vont lui donner l'occasion de se mesurer à des dizaines d'autres stylistes étrangers, plus expérimentés qu'elle, qui seront également présents à ce concours international :

Non, Warda ferait très bien l'affaire. Elle s'imaginait cette longue rousse aux traits délicats, elle aussi, dans la tenue qu'elle, Chahira, allait « jouer en finale ». Cette tenue, elle l'avait contemplée pour la énième fois avant de prendre la route vers Tizi, et son verdict s'était résumé en un seul mot : « Élégant ! Élégant !¹²⁰ »

Ainsi, après tout le mépris que lui a témoigné sa famille durant toute sa triste vie, Chahira, cette femme battue, violentée et marginalisée par tous, s'apprête à aller à Vienne pour participer à un concours de stylisme. Par dépit et par défi, elle va voyager sans qu'un homme soit avec elle. Se dressant contre toutes les croyances *traditionnelles* qu'elle a tant méprisées, elle part réaliser son rêve.

3. L'éveil et la quête de soi

La prise de conscience signifie comprendre les vrais enjeux et conditions d'une situation quelconque, elle implique, « *avant tout, un réveil. Cela signifie ouvrir les yeux de l'intérieur pour rendre conscient l'inconscient et ainsi pouvoir faire le premier pas puis commencer toute une révolution personnelle qui était nécessaire*¹²¹ ».

Prendre conscience de quelque chose est une forme de sensibilisation de soi-même et envers les acteurs qui ont produit la situation en question. C'est aussi la capacité d'évaluer tout le chemin parcouru, y compris les obstacles rencontrés durant, tout en essayant d'établir des solutions. Ce qui permet également de savoir comment dépasser ces entraves et y remédier afin de pouvoir se lancer à nouveau :

¹¹⁹Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p.33

¹²⁰*Ibid*, p. 32

¹²¹<https://nospensees.fr/prise-de-conscience-premier-guerir-changer/> (Consulté le 10/08/2020)

La prise de conscience doit être personnelle, elle s'applique à soi-même et pour soi-même, elle doit amener d'une part à la réflexion, à l'analyse et à la conclusion, qui devraient apporter un changement, une amélioration, et à retrouver la paix en soi.

La prise de conscience c'est de comprendre pourquoi et comment y remédier.

La prise de conscience ce n'est pas juger, ni s'imaginer, mais une réponse à un constat personnel. La prise de conscience aide à faire des choix¹²².

Chahira est victime de violences diverses : symbolique, physique, en plus d'être traumatisée par son entourage et atteinte de maladies psychiques. Elle a dû mettre du temps pour se rendre compte qu'elle ne peut plus tolérer toutes les injustices commises à son égard de la part de sa famille, notamment ses parents. Arrivant à ses limites, la malheureuse décide enfin de prendre son courage en mains et de faire un changement.

En prenant conscience de sa situation, une envie de la dépasser la range. Elle réalise que la possibilité de tout changer est envisageable. D'ailleurs, elle a toujours eu l'esprit rebelle mais sans jamais oser tout affronter. Ce qui explique qu'elle regrette souvent certaines choses de son passé, comme par exemple le fait de ne pas avoir pu dire la vérité lorsqu'on a mis fin à ses études :

Un seul regret : elle aurait dû crier à ses maudites surveillantes qui avaient confisqué ses écrits, puis à ses parents qui qu'elles avaient convoqués, que ces poèmes n'avaient été recopiés nulle part ; qu'ils étaient à elle et qu'elle n'y avait mis que son désir et son talent¹²³.

C'est tellement désagréable pour Chahira de se rendre compte de son état si fragile, de sa maladie et devoir au même temps supporter l'injustice des *gens réels* et la gêne de ses cauchemars :

Depuis, combien de cauchemars, combien d'angoisses, combien d'impressions d'avoir été espionnée, touchée dans sa chair, souillée, humiliée ? Combien de nuits interminables passées à lutter contre les démons, les fantômes, les voisins qui vous agressaient à travers les murs, les voisines qui vous provoquaient par des ricanements aussi assourdissants que silencieux ? Combien de dards mâles invisibles enfoncés entre les reins, dans les abysses charnels de sa féminité¹²⁴ ?

Après toutes ces souffrances, Chahira décide d'agir et d'essayer de trouver une solution à son *problème*. Elle consulte alors, pour la première fois, un médecin qui lui prescrit un médicament en mesure de traiter les symptômes qu'elle éprouve :

Alors, bien sûr, il y avait le Médicament. Elle avait consenti à le prendre, à un moment ; les cauchemars étaient trop réels, trop envahissants, trop affolants. Le médecin lui avait dit qu'il était efficace, *l'olanzapine* ; qu'il

¹²²<https://www.fichier-pdf.fr/2017/02/06/la-prise-de-conscience/la-prise-de-conscience.pdf> Consulté le 10/08/2020

¹²³ Lynda Chouiten, *Une Valse*, *op.cit.*, p. 47

¹²⁴ *Ibid*, p. 62

venait à bout de tous les symptômes. Certes, il engourdisait un peu, mais rien de bien méchant...¹²⁵

Mais, après un moment, le médicament a prouvé son inefficacité sur Chahira qui ne pouvait plus supporter ses effets indésirables. C'est ainsi qu'elle décide de ne plus le prendre :

Il ne l'avait pas seulement engourdie, il l'avait transformé en zombie. Un zombie bouffi et difforme. Un tas de kilos - elle en avait pris presque dix - sans volonté, voire sans conscience ; un épouvantail ; un somnambule vacillant, avec un tunnel noir en guise de tête¹²⁶.

Malgré cet échec, Chahira ne baisse pas les bras. Après son déménagement, elle décide de lutter contre sa maladie, une deuxième fois, en allant chez un psychologue pour se soigner. Elle fait ce pas volontairement et consciemment :

Mais non, ce n'était pas raisonnable, enfin ! N'était-elle pas venue ici de son propre gré, pour essayer de mettre fin au Problème ? Il fallait donc essayer. Se livrer, se mettre à nu. Elle commença, hésitante, à parler de la petite fille solitaire et étourdie qu'elle était.¹²⁷

Au départ, Chahira était timide, réservée et encore refermée sur elle-même. Mais, petit à petit, elle commence à raconter son passé et à parler de toutes les violences qu'elle a subies de la part de ses parents et de la manière dont elle était traitée dans sa demeure familiale, se confessant ainsi jusqu'à ne plus savoir où elle devait s'arrêter :

De sa mère qui ne se consolait pas de l'avoir mise au monde et qui ne lui avait jamais prodigué que jérémiades et insultes ; de son père flegmatique et souvent indifférent à tout. Elle s'arrêta tout à coup, ne sachant si elle devait parler des épisodes qu'elle s'était promis de lui raconter. Ne sachant pas si elle allait y parvenir¹²⁸.

Malheureusement, Chahira perd soudainement le contrôle de soi suite aux questions insistantes de la psychologue concernant sa vie privée :

La patiente rougit de colère et de honte. C'était sa faute à elle, qui était venue de son propre gré s'humilier devant une femme cupide et indifférente, qui maintenant se moquait d'elle. Elle éclata tout à coup :
_ Cela vous amuse, n'est-ce pas, de violer ainsi l'intimité des gens ? De leur manquer de respect ?¹²⁹

En fait, le problème ne semble pas être si facile à affronter, comme le croyait Chahira qui se sent brusquée et traitée comme une enfant par la psychologue. Il n'empêche qu'en dépit de la fin décevante de cette séance, Chahira reste courageuse et ambitieuse dans la mesure où

¹²⁵Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p.62

¹²⁶*Ibid*, p. 62- 63

¹²⁷Pierre Bourdieu, *La Domination Masculine*, op.cit, p. 131

¹²⁸*Ibid*, p. 132

¹²⁹*Ibid*,

l'incident n'a eu aucune influence sur l'objectif qu'elle s'est tracée, à savoir devenir une grande styliste reconnue mondialement.

4. L'*ailleurs* comme lieu de renaissance

Voyager à Vienne constitue l'un des pas essentiels entrepris par Chahira dans le cadre de sa démarche de rébellion contre l'ordre patriarcal qui tend à l'inférioriser par la violence, le mépris et par l'imposition de certaines normes. Ainsi, après avoir arraché son indépendance en quittant la demeure familiale pour vivre seule et se consacrer à son travail de styliste, de même que pour se soigner loin des regards méprisants de sa famille, Chahira parvient à décrocher une place dans un concours de stylisme international qui va se tenir à Vienne. Chahira va donc devoir aller, une autre fois, à l'encontre des convenances en partant vers un pays étranger et en compagnie, uniquement, de Warda, son mannequin, dans l'espoir de remporter le premier prix du concours par sa création vestimentaire originale faite d'un mariage entre le style traditionnel et le style moderne :

Mais elle était déjà arrivée chez Warda. La jupe-*fouta* et le haut-*amendil* lui iraient à ravir. Le noir contrasterait divinement avec son teint d'albâtre et le rouge de la jupe accentuerait la rousseur flamboyante de sa chevelure. Avec un mannequin aussi svelte et aussi gracieux, elle avait toutes les chances de gagner, se dit-elle confiante, en sonnant la porte¹³⁰.

Ainsi, les deux femmes, Chahira et Warda, partent à Vienne seules, sans être accompagnées par un homme, ne se souciant ainsi ni des traditions ni de la religion et non plus de ce que diront la famille ou les voisins.

Ali, ce styliste algérien participant lui aussi au concours, est le compagnon de Chahira et de Warda à Vienne. C'est lui qui les aide à se retrouver dans cet étrange pays qu'elles visitent pour la première fois et qui semble les ébahir. D'ailleurs, Chahira est frappé par ce nouveau style d'architecture qu'elle aperçoit. Tous les détails étaient si importants et bien faits qu'ils deviennent impressionnants. La capitale autrichienne, Vienne, fusionne dans sa structure historique entre les créations traditionnelles avant-gardistes et l'architecture contemporaine pour façonner un paysage urbain important :

Pendant que Warda médissait d'une connaissance commune, lui reprochant de vagues griefs, Chahira ne prêtant pas la moindre attention aux paroles de son amie, regardait autour d'elle. Cette construction dont la toiture, impitoyable conquérant, enfonçait ses dards interminables dans la stoïque voûte céleste était sûrement Stephansdom –la cathédrale Saint-Etienne, brièvement mentionné par Ali. L'aigle à deux têtes qui trônait sur le côté, symbole d'un empire aujourd'hui éteint, semblait lui aussi, célébrer on ne sait quelle conquête. C'était donc cela le style gothique ? Et comment

¹³⁰ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 47

appelait-on cette architecture, moins vertigineuse, mais tout aussi imposante, de toutes ces autres bâtisses ?¹³¹

Venant s'ajouter à l'architecture, la musique viennoise surgit de la richesse historique qui a réuni tous les arts à leur apogée, aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Un trait qui attire les touristes de cette ville :

Des touristes ébahis découvraient ces fiers survivants d'un autre siècle en sillonnant, dans des calèches à chevaux, des rues surannées qui, tantôt allègres, tantôt somnolentes, semblaient suivre les humeurs changeantes de cette musique surgie, elle aussi, d'un passé lointain. Quel génie avait enfanté de cette merveille sonore ? Mozart, Strauss, Schubert ? Etait-ce une musique romantique, classique ou baroque?¹³²

Chahira fait face pour la première fois à une culture nouvelle, elle fait la connaissance de l'*Autre*, si bien différent qu'elle se retrouve en lui quelque part. Cette musique étrange qui vibre dans son âme, quoiqu'exotique, parvient à la relier avec la musique de son pays. Deux civilisations différentes mais qui se rencontrent chez Chahira :

Bien sûr, elle n'aurait pu le dire ; tout ce qu'elle savait, c'est que jamais aucune musique n'avait plongé au plus profond de son âme comme ces sonorités étranges qui, malgré toute l'érudition et le raffinement qui les caractérisaient, lui semblaient avoir un je-ne-sais-quoi de barbare. Elle avait, pensa-t-elle sans pouvoir s'expliquer cette analogie, la profondeur du *Tindi*, cette musique née des entrailles du Sahara et perpétuée par des hommes – et surtout des femmes – bleus, aussi imposants que les constructions qui l'entouraient¹³³.

Cet exotisme musical a mené Chahira dans un rêve doux et lointain. Ces mélodies empruntées aux civilisations dans le but d'enrichir et de rajeunir l'art musical ont transféré l'âme de Chahira de Vienne jusqu'au désert africain. Il s'agit notamment de la notion de l'*altérité* qui lie cette jeune femme à sa vraie identité à travers l'aspect étranger qui l'entoure :

Comparer la musique classique, née dans la grisaille de l'Europe, à celle, chaude et envoûtante, du désert africain ; quelle idée ! [...] Mais cette musique, qui enchantait ces oreilles en ce moment même, l'ensorcelait – l'envoûtait, justement – tout autant que l'autre. Etait-ce parce qu'elles lui ouvraient, l'une et l'autre, les portes d'un monde lointain et grandiose, différent de son quotidien morose et insignifiant ?¹³⁴

5. L' (im) possible libération de Chahira

Tout le prestige que Vienne semble offrir à Chahira s'efface subitement avec la reprise de ses hallucinations qui avaient pourtant cessé depuis longtemps. Ali, son nouvel ami, qui faisait bonne mine l'a maltraitée, elle et sa famille, dans ses pensées. Il était pourtant bien

¹³¹ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 161

¹³² *Ibid*,

¹³³ *Ibid*, p. 162

¹³⁴ *Ibid*, p. 162

accueillant et généreux avec elle et Warda depuis leur arrivée, mais il est devenu comme un monstre au point de l'agresser. Elle n'en connaît toujours pas la raison, mais elle a bien senti toute la douleur et l'humiliation pour de vrai :

-Je te dis de baiser le front de ma mère ! répéta Ali, inflexible.

- Et moi je te dis que je ne peux pas. Désolée.

Elle le vit changer de couleur. Il avait pourtant été tout miel, toute douceur. [...] Elle ne vit pas venir la première gifle, haineuse, glaçante. Elle n'avait pas encore ressenti son effet que quand les fantômes poussèrent, tous ensemble, un cri terrorisé¹³⁵.

Ali, le doux aux belles paroles, s'est avéré si brutal avec Chahira que même les autres fantômes étaient terrifiés. En effet, celui-ci était violent avec elle et même avec sa propre famille à lui :

Une douleur intense dans le bas-ventre l'envahit, ainsi qu'une forte envie de vomir. Elle se sentait engourdie mais comprenait maintenant le silence effaré de ses hôtes invisibles : à la gifle avait succédé un viol des plus brutaux. Elle faillit défaillir.

Ses parents, pâles, terrorisés se tenaient docilement devant lui. Il se moquait de leur posture humble et leur disait les pires ignominies. [...]

-Baise ma chaussure, ordonna-t-il à la vieille Rabéa.¹³⁶

Des images de viol et de violence dont le responsable est Ali ne cessent ainsi de défiler dans l'esprit de Chahira. Celui-ci ne se contente pas uniquement de la maltraiter, mais aussi de battre son frère et d'humilier ses parents à elle, se retrouvant ainsi impuissante face à ce *monstre*. Mais, Chahira se ressaisit soudainement quand Warda et Ali frappèrent à la porte.

Pour un moment, Chahira se remémora toute sa souffrance. Le *problème* ne semble pas vouloir la quitter, malgré tous les efforts qu'elle fournit afin de combattre ses fantômes. Elle comprend assez vite que la solution n'était pas dans la disparition de ses satyres mais dans sa propre disparition:

Elle avait compris, ce jour-là, qu'il fallait, le plutôt possible mettre fin à une vie qui ne lui promettait plus que souffrance et surtout, déchéance. Ce n'était pas une envie ; c'était un devoir¹³⁷.

Mettre un terme à son existence, c'est ce que Chahira a prévu de faire, notamment après l'appel de sa mère pour la gronder et l'informer que son père était hospitalisé, et que les deux sont furieux contre elle. Après cela, Chahira se sent plus abattue que lorsqu'Ali le sadique, né dans sa tête, l'avait agressée. Maintenant, même le concours ne lui dit rien, elle compte se présenter uniquement par principe, puis tout de suite après, se donner la mort en se jetant au Danube.

¹³⁵ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 182

¹³⁶*Ibid*, p. 183

¹³⁷*Ibid*,

Ainsi, la pauvre styliste Chahira semble avoir regagné sa vie ancienne, absurde et en constance bouleversée par ses fantômes. Cela d'autant plus que même le concours international de stylisme semble décevoir Chahira eu égard à la réaction indifférente de l'assistance au passage de Warda, son mannequin, portant sa création vestimentaire :

Elle ne perçut aucune admiration dans le regard de l'assistance quand Warda traversa la piste dans sa jupe midi façon fouta, dont haut noir à franges façon *amendil* et son collier de corail. Il n'y eut pas ce silence fasciné qui avait marqué le passage d'Awa Kane et de Oustina Ivanova¹³⁸.

Au final, Ali gagna la quatrième place avec son modèle Gerda. Un Saoudien avait remporté le premier prix, tandis que Chahira était classée huitième sur quinze, chose qui n'était pas très satisfaisante pour elle.

Enfin, le moment de la valse tant attendu par Chahira est venu, à savoir danser avec Klaus dans la réalité comme dans ses rêves :

Oui, Klaus était enfin là. D'ailleurs, il ressemblait à celui qu'elle avait imaginé quand elle rêvait en écoutant la chanson d'Asmahan. Enfin, un peu. C'est vrai que Klaus là avait les cheveux blonds plutôt que châains et était légèrement dégarni sur le devant, bien qu'il soit encore jeune : il n'avait probablement pas plus de quarante-six ans. Mais il avait la même douceur dans le regard bleu, la même silhouette interminable, le même sourire légèrement embrassé¹³⁹.

Ainsi, après tous les événements désagréables vécus, Chahira pense se reconforter avec cette valse tant attendue en compagnie de Klaus, ce jeune homme autrichien dont elle a tant rêvé :

Mais déjà la danse reprenait. Et déjà, les odeurs « se lâchaient » ; déjà les grommèlements se multipliaient. Elle se sentit oppressée pendant que cet autre bras vigoureux ceignait sa taille. Un brun. Un blond. En l'espace d'une même soirée ; en l'espace de quelques minutes. « *Bahdeltina, hramalik* », disait encore et encore sa mère. Son père pleurait des larmes de honte en répétant « *waalach ya benti ?* » Ali lui mettait la main tour à tour la main sur le dos, sur l'épaule, sur la poitrine en ricanant. Warda ricanait aussi¹⁴⁰.

Une déception intense envahie Chahira. Même Klaus a hâte de finir sa valse avec cette femme qui se met à faire des gestes obscènes. Quel échec ! Tout est gâché désormais. Il ne reste que le Danube pour engloutir à jamais les défaites de Chahira :

Demain le Danube m'étreindra.
Toute la nuit elle s'était répété cette phrase comme un enfant répéterait son petit poème pour bien le réciter lors de la fête de fin d'année. Demain, l'eau me fera sienne ; m'enveloppera de ses beaux taffetas bleutés, m'offrira ses

¹³⁸ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 201

¹³⁹ *Ibid*, p. 209

¹⁴⁰ *Ibid*, p. 210

bijoux ocre, m'intronisera reine de ses mystères. L'eau n'accueille que les reines, de toute façon¹⁴¹.

Pour en finir avec sa vie misérable, Chahira prend la décision de se jeter dans le Danube. Ainsi, le lendemain matin, elle avance vers le cours d'eau et pense mettre quelques pierres dans les larges poches de son cardigan. Chahira, même si elle est consciente que sa fin est triste, elle veut une mort majestueuse et honorable. « *Mais c'était déjà trop tard. Ali, car c'était lui qui l'avait appelée, l'avait rattrapée* ¹⁴² ».

Ali tire brusquement Chahira du monde ivre où elle s'est réfugiée de bon matin. Il l'invite à l'accompagner à Bratislava avec beaucoup d'admiration, mais elle refuse. Elle veut passer seule son dernier jour à Vienne. Oui, elle refuse l'invitation d'Ali et également celle du Danube. Mohand, Nacer et tous les autres fantômes apparaissent comme pour compatir à sa douleur et la réconforter.

Malgré tous les efforts fournis par Chahira pour parvenir à établir de l'ordre dans sa vie, loin de toute forme de domination masculine, de violence et d'autorités agressives, il s'avère que ses satyres l'accompagnèrent toujours. Elle a pu défier la structure préservatrice de la société, se rebeller dans le but d'accomplir ses objectifs et affronter ses parents et ainsi regagner sa liberté confisquée. Ce n'est qu'après avoir dépassé toutes les contraintes qui l'accablent que Chahira réalise qu'elle peut bien réussir en dépit des fantômes qui ne semblent pas vouloir la quitter :

-Mohand, chante-moi une de tes compositions, lança-t-elle soudain.
Le chanteur fantôme se déplaça, plus gauche et lourdaud que jamais, et revint s'asseoir auprès d'elle.
-Je te chanterai ce que tu veux, mais ne parle plus de ces histoires d'héroïnes tragiques et d'étreinte avec le Danube.
-Si tu promets d'être toujours là à mes côtés, dit-elle en clignant de l'œil.
- Toujours, dit-il en lui tapant timidement sur l'épaule.
Les autres ombres battirent des mains. Elle posa doucement sa tête sur l'épaule de l'artiste en souriant. Une infinie sensation de bien être s'empara d'elle.
-Je te le promets, Mohand, dit-elle d'une voix résolue. Alors, cette chanson ?¹⁴³

¹⁴¹ Lynda Chouiten, *Une Valse*, op.cit, p. 212

¹⁴² *Ibid*, p. 217

¹⁴³ *Ibid*, p. 222

CONCLUSION

Tout au long de notre travail de recherche, nous nous sommes intéressés à Chahira, cette femme victime de toutes sortes de violences, pour voir si celle-ci parvient au travers d'un ensemble d'entreprises à surpasser son vécu fait de domination, de troubles et de soumission. Autrement dit, au travers des trois (03) chapitres qui composent cette étude, nous avons essayé de suivre la destinée de Chahira en retraçant sa vie malheureuse de femme violentée, troublée et rejetée, mais qui essaye malgré tout de franchir les barrières de la peur, de la domination patriarcale et des traditions qui l'accablent.

Ainsi, nous avons constaté que la violence et la domination masculine ne se manifestent pas uniquement de façon directe, mais qu'elles peuvent également prendre une forme indirecte, dite *symbolique*. Cette dernière est beaucoup plus complexe et ses conséquences affectent surtout la santé morale et le psychique de la victime, ce qui est notamment le cas du personnage Chahira. À cet effet, cette dernière semble être profondément affectée par toutes les pratiques et les comportements agressifs dont elle est victime puisqu'elle souffre de multiples troubles psychologiques, entre autres la psychose, les hallucinations, le délire et les effets post-traumatiques, qui l'ont conduite à sombrer dans un cercle dépressif d'incompréhension et de solitude.

Il n'empêche que c'est dans le sommet de la perte que Chahira a su se retrouver. Car, c'est bien en arrivant à la limite du désarroi qu'elle décide de se relever, de surmonter les défis et de briser le cocon de soumission qui l'enfermait. C'est à ce moment bien précis qu'elle prend conscience de la dégradation de son état et qu'elle décide de faire face à son malheur en allant réaliser son rêve de devenir styliste. De même qu'elle prend la décision de vivre seule et de veiller sur son rêve d'aller à Vienne et de participer à ce fameux concours qui lui ouvrira de nouveaux horizons pour sa carrière professionnelle, faisant ainsi face à la fois, aux traditions, à ses fantômes et à toute sa famille.

Aussi, par sa révolte et sa persévérance, Chahira, cette jeune femme de quarante ans, malade, célibataire et refoulée par la société, trace en quelque sorte la voie de libération pour toutes les femmes qui souffrent jusqu'à aujourd'hui de l'injustice, du mépris et d'agressions de toutes sortes. Sa démarche peut être interprétée comme un message d'espoir qui n'exclut aucune femme de la réussite, de la liberté et de la résistance, peu importe le degré de contraintes qui la tire vers le bas.

Dans le même ordre d'idée, il nous paraît important de souligner que la symbolique de Chahira dépasse et va au-delà du simple personnage qu'elle représente dans *Une Valse*. En d'autres termes, l'écrivaine Lynda Chouiten a su, à travers ce personnage, comment décrire et présenter la situation de toutes les femmes algériennes qui ont connu la violence sous toutes

ses formes, mais qui ont aussi fait preuve de courage, de bravoure et de résistance en refusant d'être des éternelles dominées.

En somme, en analysant Chahira, nous pouvons dire que cette dernière fait partie de cette catégorie de femmes algériennes combattantes qui, malgré les contraintes et les tentatives visant à la priver de sa liberté et de la soumettre aux traditions et aux dogmes de la société, elle arrive toujours à se relever plus forte et plus déterminée. Ainsi, Chahira, en dépit des tourments traversés et des obstacles rencontrés, parvient à un âge assez avancé à devenir une couturière exceptionnelle et à réaliser son rêve de participer à un concours de stylisme international à Vienne.

Pour conclure, il nous paraît important de préciser que notre analyse est loin de prévaloir avoir abordé, dans toutes leurs complexités, l'ensemble des enjeux discutés narrativement dans le roman ni même répondu, d'une manière claire et tranchée, à notre problématique de recherche. À cet effet, il s'avère que les fantômes combattus par Chahira vont refaire surface vers la fin de l'histoire, ce qui sous-entend que celle-ci n'a pas pu se débarrasser complètement de ses satyres, en somme de ses troubles psychologiques, même si le fait qu'elle abandonne son plan de suicide laisse penser qu'elle va renaître et continuer sa vie, certainement pas comme une personne *normale*, mais comme une personne *résistante* qui n'accepte pas la défaite malgré les moments de faiblesse qui la traversent, une personne qui espère, qui rêve et qui lutte pour sa réussite.

TABLE DES MATIERES

Table des matières

Sommaire

Introduction	05
---------------------------	-----------

Chapitre I : Les différentes formes de violence dans le roman

1. La violence physique	08
1.1 La violence physique paternelle	09
1.2 La violence sociale	12
2. La violence symbolique	14
2.1 La cellule familiale comme vecteur de la violence symbolique.....	15
2.2 De la violence symbolique à l'habitus	17
2.3 La société comme vecteur de la violence symbolique.....	19

Chapitre II : Les effets de la violence sur le personnage principal « Chahira »

1. Effets post-traumatiques	22
2. La psychose	24
3. Les hallucinations	27
3.1 Les hallucinations psychosensorielles	27
3.2 Les hallucinations psychiques	28
4. Le délire	30
5. Destruction des rapports familiaux	32
6. Absence des liens sociaux	33

Chapitre III : L' (im) possible dépassement de la violence

1. La quête d'indépendance	36
2. Le défi de l'espace du dehors : le travail	39
3. L'éveil et la quête de soi	42
4. L' <i>ailleurs</i> comme lieu de renaissance	45
5. L' (im) possible libération de Chahira	46
Conclusion	50
Table des matières	52
Bibliographie.....	54

BIBLIOGRAPHIE

Références bibliographiques

I. Corpus d'étude

- CHOUITEN Lynda, *Une Valse*, Alger, Casbah-Editions, 2019

II. Autres romans consultés

1. BEY Maïssa, *Hizya*, Alger, Barzakh, 2015
2. CAMUS Albert, *L'Homme Révolté*, Paris, Gallimard, 1951

III. Ouvrages théoriques

1. BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998
2. BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, France, Minuit, 1980
3. NORDMANN Charlotte, *Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie*, Paris, Amsterdam-Poches, 2006

IV. Mémoires

1. AIT MOUHOU B Nawel, « *L'écriture de la violence et la violence dans l'écriture dans Le Blanc de l'Algérie d'Assia Djebbar* », mémoire, Université Abderrahmane Mira De Bejaia, 2016
2. BENIZEM Lydia, « *L'écriture de la violence et la violence dans l'écriture dans Moi, Khaled Kelkal de Salim Bachi* », mémoire, Université Abderrahmane Mira -Bejaia-, 2018
3. DAHMOUNE Kaïssa, Habchi Ghenima, Ould Bekkou Aomar, « *L'écriture de la violence dans le roman « Le blanc de l'Algérie » d'Assia Djebbar* », mémoire, Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, 2012
4. MESBAH Hadjira, « *La passion de la mer dans « Au commencement était la mer... » De Maïssa Bey. Effets miroirs et symbolismes* », mémoire, Université Abou Bakr Belkaid – Tlemcen-, 2019
5. RAMDANE Dehbia, « *La violence au féminin dans l'Algérie souveraine Exemple du roman « La jeune fille et la mère » de Leïla Marouane* », mémoire, Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, 2012
6. SADOU Dyhia, « *La révolte entre illusion et réalité dans le roman Hizya de Maïssa Bey* », mémoire, Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, 2019

V. Articles et revues

1. LANDRY Jean-Michel, *La violence symbolique chez Bourdieu « en ligne »* in <http://www.aspects-sociologiques.soc.ulaval.ca/sites/aspects-sociologiques.soc.ulaval.ca/files/landry2006.pdf>
2. LALAOUI Belkacem, « *Les multiples facettes de la violence en Algérie* », in Le Soir D'Algérie.com, 14/01/2017.
3. LAHOUARI Addi. Violence symbolique et statut du politique chez Pierre Bourdieu. Revue Française de Science Politique, Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2001, 51

VI. Dictionnaires

1. Le petit Larousse, Ed Larousse, France, 2017.
2. Le Robert, Ed IF2000, Paris, 2005.
3. Le petit Larousse, Ed Larousse, France, 1988.
4. Dictionnaire des sciences médicales, *Tome huitième*, Paris, C.L.F Panckoucke, 1814